

NOTE PRÉLIMINAIRE

Afin d'essayer de mettre en évidence le caractère masochiste des impulsions de Séverine, son histoire est interrompue, à plusieurs reprises, par des séquences qui peuvent être des souvenirs d'enfance, et surtout par des rêveries diurnes, ou songes éveillés, dans lesquels apparaissent et réapparaissent des obsessions caractéristiques.

Ces séquences, qui en principe sont imaginaires, ne se distinguent en aucune manière, ni par l'image, ni par le son, de celles qui les entourent, et qui paraissent décrire de façon objective les rapports des principaux personnages et l'évolution de ces rapports.

"Belle de Jour"

EXT. CAFE LANDAU. JOUR.

C'est un café élégant, situé dans les beaux quartiers de l'ouest de Paris, non loin de Bois de Boulogne.

A la terrasse, quelques tables sont occupées. Séverine est assise, seule, désœuvrée. Elle règle sa consommation et paraît attendre quelqu'un.

En reportant son regard vers la rue, elle ne peut retenir un *léger* mouvement de surprise.

Un landau découvert vient ~~_____~~ de s'arrêter devant le café, le long du trottoir. Le landau est attelé de deux chevaux. Un cocher et un laquais, tous deux en livrée, sont assis, très raides, sur le siège avant.

Pierre, le mari de Séverine, descend en souriant du landau et fait à sa femme un geste amical de la main.

Séverine répond discrètement à ce geste. Elle se lève et vient rejoindre son mari, étonnée de le trouver en pareil équipage.

Pierre la prend dans ses bras et l'embrasse en lui disant :

PIERRE

Heureux anniversaire...

Séverine montre le landau et demande :

SEVERINE

Mais qu'est-ce que c'est ?

PIERRE, en souriant simplement

Mon premier cadeau...

Il se retourne vers le landau et ajoute :

Il te plaît ?

SEVERINE, décontenancée

Quelle drôle d'idée...

PIERRE

Je t'ai si souvent entendu dire que ton rêve serait de te promener en landau...

Eh bien, voilà...

Séverine secoue légèrement la tête et dit, pleine de bon sens :

SEVERINE

Pierre, tu es fou... Je dis ça, mais... ^{te}

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

PIERRE, montrant le marche-pied

Alors, tu montes ?

SEVERINE

Mais bien sûr !

Non loin de là, à une table de la terrasse, un couple d'un certain âge est assis. L'homme dit, en regardant le landau avec un certain mépris :

UN CLIENT

^{moi,} En tout cas, ^{je} préfère ma quinze cents.

Sa femme, elle, remarque avec une aigreur évidente, en reportant toute son attention sur la pâtisserie qu'elle est en train de manger :

UNE CLIENTE

Ils veulent se faire remarquer, ni plus, ni moins.

Séverine est montée la première dans le landau. Elle regarde autour d'elle, elle essaye la souplesse des sièges. Pierre prend place près d'elle et lui dit :

PIERRE

Les sièges sont un peu durs, mais la suspension est très douce...

SEVERINE, respirant

Et ça sent bon le cuir...

Son regard est attiré à ce moment-là par le cocher et le laquais, qui leur tournent le dos, raides et immobiles, et dont la carrière est impressionnante.

Se penchant vers Pierre, avec un petit geste vers les deux hommes, elle demande à mi-voix :

SEVERINE

Où as-tu trouvé les deux malabars ?

PIERRE, un doigt sur les lèvres

Chut...

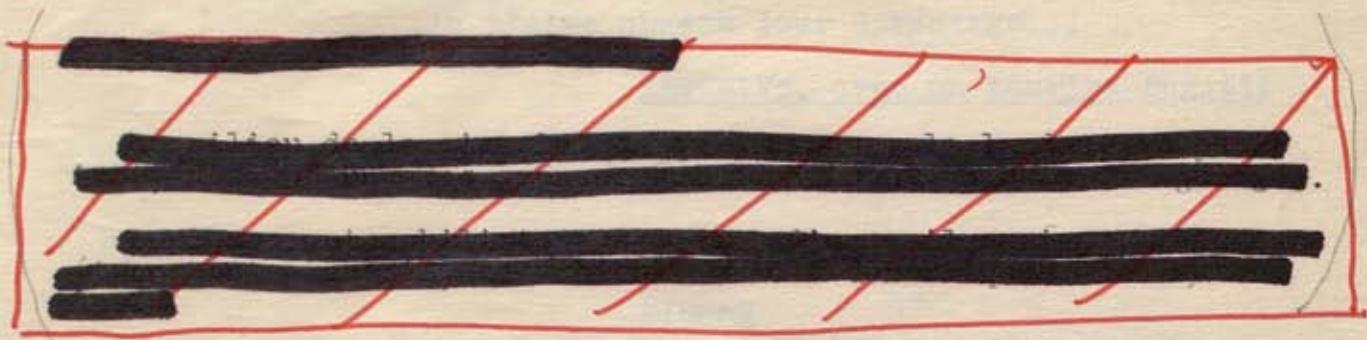
Les deux hommes ont entendu qu'on parlait d'eux.
 [redacted]
 [redacted] Ce sont deux colosses. Ils ont des visages taillés à coups de hache, une expression bestiale, un sourire inquiétant. Le cocher a une barbe de trois jours.

Pierre leur ordonne :

PIERRE, off

Au bois, maintenant !

L'attelage s'en va, trottinant. On entend le tintement des grelots que les chevaux portent, accrochés à leurs harnais.



EXT. ALLEE PRINCIPALE BOIS. JOUR.

Le landau, quittant les derniers immeubles de Paris, s'engage

dans le Bois de Boulogne, au milieu du flot des voitures automobiles qui le doublent et le croisent.

A l'intérieur, sa première surprise passée, Séverine regarde autour d'elle d'un air indifférent, un peu maussade, comme si déjà elle s'ennuyait.

Pierre a passé un bras autour des épaules de sa femme.

EXT. ALLEE SECONDAIRE BOIS. JOUR.

Le landau quitte l'allée principale et s'engage dans une allée secondaire du Bois de Boulogne. Les automobiles se font rares.

EXT. CHEMIN ECARTE BOIS. JOUR.

Le landau s'engage ensuite dans un chemin écarté, très tranquille. Ici, il n'y a plus une seule automobile. Les bruits lointains de la ville diminuent, puis disparaissent tout à fait. On se croirait en pleine campagne, parmi les chants d'oiseaux, loin de Paris. Tout est paisible, agréable.

Pierre se penche vers Séverine et lui demande :

PIERRE

Veux-tu que je te dise un secret, Séverine ?

Elle le regarde et hoche la tête sans répondre.

PIERRE

Je t'aime chaque jour davantage...

SEVERINE, avec un sourire fugitif

Moi aussi, Pierre... Je n'ai que toi au monde, mais...

Elle s'arrête et détourne son regard, un peu gênée.

PIERRE

Mais quoi ?

Elle ne répond pas. Pierre prend les mains de Séverine dans les siennes et tendrement, doucement, il insiste :

PIERRE, après un temps

Moi aussi, je voudrais tant que tout soit parfait...
 Que ta froideur disparaisse... [redacted]

remarques/

Ces [redacted] paraissent mettre Séverine de mauvaise humeur. Agacée, c'est d'un ton assez sec qu'elle dit à Pierre :

SEVERINE

Ne parle plus de ça, je te prie.

PIERRE, très doux

Je ne voulais pas te fâcher... [redacted]

*Tu sais bien que je n'ai pour
toi que de la tendresse...*

Séverine, le regard perdu, dit avec une certaine amertume :

SEVERINE

A quoi peut-elle me servir, ta tendresse ?

Pierre s'écarte légèrement. Il a l'air peiné. Il baisse un peu la tête et dit :

PIERRE

Que tu es méchante avec moi quand tu veux...

SEVERINE

[redacted] Je te demande pardon, Pierre...

Pierre sépare ses mains de celles de Séverine, comme s'il était attristé, déçu.

Il se met à regarder les arbres et les fourrés qui défilent de part et d'autre du chemin.

EXT. CLAIRIERE BOIS. JOUR.

Le regard de Pierre se porte sur un point précis. Il paraît très intéressé.

se dresse/

A une vingtaine de mètres du chemin [redacted] un arbre isolé, très beau. L'arbre est assez isolé au milieu d'une clairière qu'en-
tourent d'épais taillis.

L'expression du visage de Pierre a complètement changé. Il a

perdu toute douceur, toute mièvrerie. L'oeil est vif, la bouche dure. C'est d'un ton très froid, très décidé, qu'il ordonne au cocher :

PIERRE, au cocher

Arrêtez, ~~vous~~

La voiture s'arrête. Pierre aussitôt met pied à terre et dit à sa femme, sur un ton entièrement nouveau, brusque, autoritaire :

PIERRE, à Séverine

Descends.

Séverine, sans bouger, le regarde et ne comprend pas. Elle paraît extrêmement surprise par les manières nouvelles de Pierre.

SEVERINE

Pourquoi ? Qu'est-ce qui te prend ?

PIERRE

J_e te dis de descendre !

SEVERINE

Mais pourquoi ?

Il lui saisit le poignet et la tire violemment vers lui, comme s'il voulait l'arracher au landau. Séverine résiste de toutes ses forces et s'écrie, prise de peur :

SEVERINE

Laisse-moi ! Mais laisse-moi !

Pierre la lâche et fait un signe bref au cocher et au laquais, qui s'étaient retournés. Les deux hommes descendent de leur siège et viennent vers Séverine.

Séverine les regarde s'approcher d'elle avec la plus vive frayeur.

Pierre leur montre sa femme du doigt et leur dit :

PIERRE

Faites ce que je vous ai dit
Emmenez-la.

Sans aucun ménagement, malgré ses cris et sa résistance, le cocher et le laquais se saisissent de Séverine et la forcent à mettre pied à terre.

SEVERINE, criant

Mais comment osez-vous ?... Lâchez-moi, espèces de brutes ! Pierre ! Pierre !

Séverine fait une tentative pour s'enfuir. Le cocher et le laquais la rattrapent aussitôt. D'une brutale poussée dans le dos, l'un des deux l'envoie rouler à terre au milieu des fourrés.

Ils s'approchent d'elle, la relèvent rudement et l'entraînent vers la clairière.

Pierre, pendant ce temps, prend une corde dans le coffre du landau. Ensuite, à travers les fourrés, il va rejoindre les deux domestiques et sa femme.

Séverine est au pied de l'arbre, maintenue par les deux domestiques. Pierre s'approche d'elle et commence à lui attacher les mains.

SEVERINE

Pierre... Mais qu'est-ce que tu fais ?... Arrête, je t'en prie, arrête... Dis-leur de me lâcher...

Voyant que Pierre ne l'écoute pas, elle essaie de se libérer. C'est peine perdue. Elle est tenue très fermement. Prise de panique, elle se met à crier :

SEVERINE

Au secours ! Lâchez-moi ! Au sec !...

Le cocher enfonce brutalement un baillon dans la bouche de Séverine et elle cesse de crier.

Elle a les deux mains liées. Pierre noue autour du tronc de l'arbre l'autre extrémité de la corde et déchire les vêtements de sa femme, le haut de sa robe, son soutien-gorge. Il lui laisse le torse nu.

Elle a cessé de se débattre. Elle est tournée face à l'arbre.

Pierre lui ôte le baillon de la bouche et lui dit sur un ton très menaçant, féroce :

PIERRE

Ne crie pas. Si tu cries...

Il s'écarte de quelques pas et cède la place aux deux domestiques.

ques. Ils tiennent chacun à la main un solide fouet de charretier.

On les voit de loin : A tour de rôle, le cocher et le laquais se mettent à cingler le dos et les épaules nues de Séverine. Pierre se tient un peu à l'écart et les regarde.

Sur le dos de Séverine apparaissent les traces sanglantes laissées par les lanières des fouets.

Immobile et impassible, les bras croisés, Pierre regarde.

Malgré les coups violents qu'elle reçoit, Séverine ne dit rien. Elle serre les dents pour ne pas crier.

Les deux valets frappent de toutes leurs forces.

Séverine n'en peut plus. Elle essaye de tourner son visage vers Pierre et elle lui dit :

SEVERINE

Pierre... Ca suffit... Je te demande pardon...
De tout mon coeur, Pierre... Je t'assure, je
t'aime, viens ici, viens près de moi... Arrête-
les, renvoie-les... Pierre ...

Pierre fait un pas vers les deux domestiques.

PIERRE, aux domestiques

Ca suffit comme ça.

Ils s'arrêtent de frapper et se tournent vers lui. Ils ont le souffle court et un peu de sueur sur le front.

Pierre leur montre Séverine du doigt et leur dit :

PIERRE

Allez-y. Elle est ~~à~~ ^à vous, maintenant.

Pierre s'écarte encore de quelques mètres en direction de la voiture mais, à travers les feuillages, il ne perd pas sa femme du regard.

~~Le dos strié de zébrures rouges, appuyée sur l'arbre, Séverine gémit et reprend haleine.~~

Le cocher pose son chapeau, qu'il accroche à une branche, puis, tranquillement, il commence à poser sa veste. *A la façon qu'il a de regarder Séverine, on devine ses intentions.*

L'autre, le laquais, s'avance vers Séverine, les mains tendues. Son visage a une expression bestiale, répugnante.

Séverine tourne son visage vers lui. Il y a dans le regard de Séverine un mélange de répugnance et de plaisir. Elle a peur, mais en même temps elle attend quelque chose de cet homme dont les mains vont la toucher dans une seconde.

Off, on entend la voix de Pierre qui demande, sur un ton ~~ton~~ qui a de nouveau change, qui est très naturel :

PIERRE

Séverine... A quoi penses-tu ?

INT. CHAMBRE SEVERINE. NUIT.

Séverine est couchée, en chemise de nuit, mais elle ne dort pas encore. Sa lampe de chevet est allumée. Séverine à les yeux ouverts.

Pierre, qui vient de la salle de bain attenante à la chambre, et qui va se coucher lui aussi, répète sa question :

PIERRE

A quoi penses-tu ?...

Séverine paraît revenir à la réalité. Elle tourne légèrement la tête vers son mari et lui dit, hésitante :

SEVERINE

Je pensais... à toi...

En un brusque élan, tendant les bras, elle ajoute avec un sourire amical :

SEVERINE

J'ai envie de t'embrasser...

Pierre vient s'asseoir sur le bord du lit de sa femme (leur chambre, grande et confortable, est une chambre à deux lits).

Il se penche sur elle, l'embrasse. Elle passe ses bras autour du cou de son mari. ~~ton~~

PIERRE

Demain, tu te lèves de bonne heure...

SEVERINE, s'écartant un peu, surprise

Pourquoi ?

PIERRE, souriant

Pour préparer les bagages...

Séverine réfléchit pendant deux secondes et demande :

SEVERINE

Nous partons ?

PIERRE

Oui.

SEVERINE

Où ?

PIERRE

C'est ma surprise, pour notre anniversaire...

SEVERINE

Et l'hôpital ?

PIERRE

Je veux l'oublier pendant quelques jours. Ne penser qu'à toi.

Il se penche vers elle, l'embrasse de nouveau et lui demande à voix basse :

PIERRE

Heureuse ?

SEVERINE

Surtout quand tu es là... Je voudrais te voir à chaque minute de la journée...

Croyant deviner, à l'expression et à l'intonation amoureuse de Séverine, qu'elle l'attend et qu'elle le désire, Pierre se penche vers elle, comme s'il allait se glisser dans son lit.

D'un mouvement nerveux, très inattendu, elle lui échappe et le repousse.

SEVERINE

Non, je t'en prie, non...

Pierre, [redacted] dissimulant sa déception, se penche sur elle, l'embrasse dans les cheveux. Puis il se lève, arrange

les couvertures de sa femme en lui disant :

PIERRE

Repose-toi. Bonsoir...

Il se dirige vers son lit, après avoir éteint la lampe de chevet de Séverine.

Séverine se retourne vers lui et, prise de remords, l'appelle :

SEVERINE

Pierre ?

Il s'arrête et la regarde, un peu fâché.

PIERRE

Oui?...

SEVERINE

Pardonne-moi... Tu es si bon, si indulgent, mais...

Pierre lui fait un geste de la main en disant :

PIERRE

Dors, ce n'est rien.

Puis il gagne son lit.

EXT. PISTE DE NEIGE. JOUR.

Sur une piste où l'on aperçoit, dans le fond, d'autres skieurs, Pierre achève de descendre le long d'une petite pente, à skis. Il s'arrête, se retourne et crie :

PIERRE

Allez, vas-y, viens ! *N'aie pas peur !*

Séverine s'élance à son tour sur le même trajet, qui est assez court et facile. Assez maladroitement, peu assurée (Pierre lui donne la leçon) elle vient rejoindre son mari.

Il la reçoit en riant dans ses bras. Ils paraissent parfaitement heureux tous les deux.

PIERRE

Tu fais des progrès, bravo. Suis-moi maintenant.

Il s'élance sur une autre partie de la piste et Séverine, tant bien que mal, le suit.

Pierre prend de la vitesse. Séverine, qui le suit à quelques mètres, veut l'imiter. Au premier virage, elle perd l'équilibre et tombe dans un talus de neige en poussant un cri.

Pierre, qui a entendu le cri, s'arrête brusquement et se retourne.

Il voit le corps de Séverine immobile dans la neige.

En quelques enjambées, rapidement, Pierre revient auprès d'elle. Il paraît inquiet.

PIERRE

Qu'est-ce que tu as ?

Elle bouge un peu, gémit, tenant son bras dans une main.

SEVERINE

Je me suis cassé le bras, je crois...

Pierre se baisse, très inquiet cette fois.

PIERRE

Qu'est-ce que tu racontes ? Fais-moi voir ça...

Séverine écarte son bras et dit à Pierre : 


SEVERINE

Ne me touche pas... Ca me fait mal 




elle

Brusquement *elle* retrouve toutes ses forces et frotte vigoureusement le visage de Pierre avec une poignée de neige qu'elle a furtivement ramassée. Elle éclate de rire.

Pierre rit lui aussi. Puis, retrouvant un faux sérieux, il regarde sa femme et lui dit :

PIERRE

c'est comme
 Ah, ~~ça~~ ça ! Eh bien je vais te corriger, *tu vas*
moi,
 voir un peu...

SEVERINE, jouant le jeu

Oh non !...

Pierre la saisit aux épaules et, malgré sa résistance, il lui plonge la tête dans la neige. Ils se battent, puis ils éclatent de rire tous les deux.

EXT. RUE SPORTS D'HIVER. JOUR.

Plan d'ensemble : une rue, dans une station de sports d'hiver. Des gens se promènent. Certains rentrent dans un bar, d'autres en sortent.

Pierre et Séverine, dans leurs vêtements de sport, portant leurs skis sur l'épaule, se dirigent vers le bar. Avant d'y pénétrer, ils déposent leurs skis devant la porte.

INT. BAR SPORTS D'HIVER. JOUR.

A l'intérieur, dans une atmosphère chaude, animée, enfumée, nous nous arrêtons sur un couple assis à une table. La femme, élégante et brune, est âgée d'une trentaine d'années. Elle s'appelle Renée et c'est une amie de Séverine.

L'homme qui est avec elle, Henri Husson, peut avoir de trente-cinq à quarante ans. Il est vêtu avec recherche. Son regard s'attache à toutes les femmes qui passent. C'est un play-boy mûrissant.

Sans regarder Renée, il lui demande :

HUSSON

Quelle heure est-il ?

Renée lui montre une pendule accrochée au mur du bar et lui répond :

RENEE

Cinq heures.
(Un temps)
 Si je t'ennuie, je ne te retiens pas...

Indifférent, un peu méprisant, Husson dit :

HUSSON

On ne s'ennuie jamais dans un bar...

Renée regarde vers la porte et, voyant entrer Pierre et Séverine, elle s'écrie :

RENEE

Tiens, les Sérizy...

Elle leur fait un geste de la main pour les appeler à leur table.

Pierre et Séverine, qui ont vu ce geste, le lui rendent de loin. À ce moment-là, se rendant compte de la présence de Husson, Séverine s'arrête, se retourne, fait comme si elle allait ressortir et dit à Pierre :

SEVERINE

Non, n'y allons pas... Elle est avec Husson...

PIERRE

Trop tard, il nous a vus.

Il fait passer Séverine devant lui et la dirige vers la table de leurs amis. A voix basse, il lui demande :

PIERRE

Et qu'est-ce que tu as contre lui ? C'est un type ~~intelligent~~, non ?

SEVERINE, hostile

Tu trouves ?

Ils se taisent, car ils sont tout près de la table. Les deux hommes se serrent la main tandis que les deux femmes s'embrassent comme de vieilles amies.

RENEE

Bonsoir, vous deux.

SEVERINE

Bonsoir Renée, tu vas bien ?

Les deux nouveaux venus prennent place et Husson dit, légèrement moqueur :

HUSSON

Je vous ai vu passer, tout à l'heure, bras-dessus, bras-dessous. Vous faisiez plaisir à voir. On aurait dit de tout jeunes mariés.

SEVERINE, assez agressive

C'était sans doute un peu ridicule?

HUSSON, souriant

Oh, non, c'était très beau. Rassurant. Comme une chose qu'on voit chaque jour.

(A Pierre)

Et pourtant, vous, Pierre, quelquefois vous me mettez mal à l'aise...

Il est vrai que des hommes comme vous, on n'en rencontre pas beaucoup. Je vous parle sincèrement.

Pierre, un peu étonné, répond en souriant :

PIERRE

Tiens... Merci.

Husson s'est déjà détourné. Il suit des yeux une femme superbe qui passe près de leur table en se dirigeant vers la sortie.

HUSSON, avec un soupir, à Pierre

Et voilà... Ah, que de temps perdu, mon Dieu...

PIERRE, regardant la femme

Vous la connaissez ?

HUSSON

Non.

PIERRE, un peu moqueur

Il n'y a vraiment que ça qui vous intéresse ?

HUSSON, franc

Oui. Tout le reste est inutile. Bagatelles et temps perdu.

PIERRE

Un de ces jours, vous devriez faire part de vos obsessions à un spécialiste...

Husson possède un mélange de sincérité et d'insolence assez

prétentieuse qui lui permet de ne jamais se démonter. Il répond à Pierre, sincèrement :

HUSSON

Je suis riche et je suis oisif : ce sont mes seules maladies.

Un silence. Husson reporte son regard sur Séverine et lui dit doucement :

HUSSON, à Séverine

Que vous êtes séduisante, Séverine.

Séverine le regarde fixement et répond, ironique :

SEVERINE

Vos compliments sont trop subtils. Taisez-vous donc.

Husson soutient son regard sans faiblir et dit, ^{toujours} sincère, et sans paraître se soucier de la présence de Pierre :

HUSSON

Vous me demandez l'impossible.

Et soudain il change complètement de ton, se lève et ajoute :

HUSSON

Cela dit, je vous laisse. Il y a trois heures que je suis ici et je sens la migraine qui vient.

(A Pierre)

Il ne fait pas trop froid, dehors ?

PIERRE

Non, non. Le temps est doux.

HUSSON

Je vais prendre un peu l'air avant que la nuit tombe.

Il appuie sa main sur l'épaule de Renée et dit :

HUSSON

A tout à l'heure, Renée.

RENEE, un peu maussade

A tout à l'heure.

PIERRE

Bonne promenade...

Husson s'éloigne, suivi du regard par les trois autres.

Avant de franchir la porte du bar, il se couvre soigneusement, aidé par le garçon qui est préposé au vestiaire. Et même il s'emmoufle : houppelande, écharpe de laine, bonnet de fourrure qu'il enfonce.

EXT. RUE SPORTS D'HIVER. JOUR.

La tête rentrée dans les épaules, Husson sort du bar. Il se frotte les mains et semble avoir très froid. Il s'éloigne et se perd parmi les passants qui, eux, / [redacted] trouver la température assez douce. paraisseut

INT. COULOIR PLOMBIER. JOUR.

C'est un long couloir assez sombre qui se termine par un coude. Une petite fille de huit ans passe en courant, poursuivant un ballon qu'elle a lancé. Elle va jusqu'au fond du couloir, puis elle revient à toutes jambes.

On entend off une voix de femme qui appelle :

MÈRE SEVERINE, off

Séverine ! Viens vite !

LA PETITE FILLE

J'arrive, maman !

Elle continue à poursuivre son ballon dans le couloir.

D'une porte entrouverte, qui donne sur une salle de bains, sort un plombier. Il achève de ranger son matériel après avoir effectué une réparation. C'est un homme dans la force de l'âge, très vigoureux, un peu gras et sale, mal rasé. Il a le même visage brutal que celui du laquais, dans la première séquence au Bois de Boulogne.

Il met sa boîte à outils en bandoulière et sort dans le couloir, refermant derrière lui la porte de la salle de bains où il travaillait.

La petite fille passe à ce moment-là près de lui, dans le couloir, en courant.

Il la saisit au passage et, posant un genou à terre, il la serre dans ses bras.

Il sourit et commence à la caresser. La petite fille a commencé par se raidir. Maintenant, elle ferme les yeux, elle cesse de respirer. Elle donne l'impression de s'abandonner entre les bras de l'homme.

On entend de nouveau la même voix de femme crier, un peu plus fort que la première fois :

MÈRE SEVERINE, off

Alors, Séverine, tu viens, oui ou non ?

Le plombier lâche précipitamment la petite fille et se relève. Elle s'appuie contre le mur, les yeux fermés.

Le plombier sort par une porte qui donne sur le couloir et s'en va.

La petite fille glisse sur le sol et reste immobile.

MÈRE SEVERINE, off

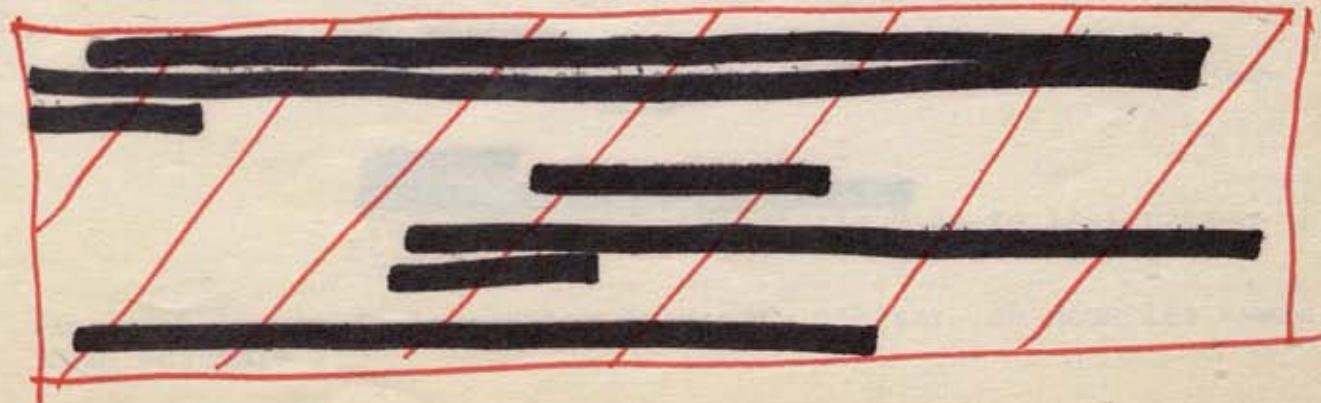
Qu'est-ce que tu fais par terre ?

La petite fille ouvre vivement les yeux, redresse la tête. Ensuite elle se relève aussi rapidement que possible en répondant à sa mère :

LA PETITE FILLE

J'ai glissé, maman. Je suis tombée.

Elle a dit ces mots en baissant les yeux, un peu confuse de son mensonge. Son visage est très pâle.



EXT. RUE SHOPPING. JOUR.

Nous retrouvons Séverine - la Séverine d'aujourd'hui - en compagnie de son amie Renée, dans une rue de Paris. Les deux femmes viennent de faire des courses. Elles portent quelques paquets.

On les voit arrêter un taxi, y monter toutes les deux. Le taxi démarre.

INT. TAXI. JOUR (TRANSPARENCE RUES PARIS).

A l'intérieur du taxi, Séverine et Renée poursuivent une conversation déjà commencée.

SEVERINE

Je ne t'ai pas demandé des nouvelles de Husson ...

RENEE, maussade

Il va bien...

SEVERINE

Tu le vois toujours ?

RENEE

Oui, hélas... Ne m'en parle plus...

Renée reste un instant silencieuse, mélancolique, puis elle reprend :

RENEE, avec un soupir

Je n'ai pas le moral, en ce moment. Il ne m'arrive que des tuiles.

SEVERINE

Ca passera.

Renée reste un instant silencieuse, puis, comme si elle se rappelait tout à coup :

RENEE

[RENEE] Tu te souviens d'Henriette ? Je te l'ai présentée à ...

(Ici le nom de la station de sports d'hiver où nous les avons vues ensemble)

SEVERINE

Oui, très bien.

RENEE

Il paraît...

Elle baisse la voix pour que le chauffeur du taxi ne l'entende pas :

Il paraît qu'elle va régulièrement faire des passes...

Séverine a une réaction distraite, assez indifférente, comme si elle n'avait pas très bien compris ou entendu :

SEVERINE

Comment ?

RENEE, toujours à voix basse

Oui, dans une maison de rendez-vous...
(assez excitée)

On dit que c'est sûr et certain ! Elle irait plusieurs fois par semaine !

Séverine secoue légèrement la tête, pensive et assez indifférente, comme si elle n'écoutait que d'une oreille .

SEVERINE

Tiens...

Puis elle détourne son attention, ne paraissant attacher aucune espèce d'importance aux confidences de Renée.

Un temps. Le chauffeur - un vieux Parisien - conduit, l'oeil fixé sur la rue. Il ne semble pas s'intéresser aux propos de ses passagères.

Renée, assez déçue de ne pas avoir éveillé l'intérêt de Séverine, et ne comprenant pas son indifférence, insiste :

RENEE

Mais tu réalises ! Henriette !

Séverine tourne son visage vers Renée. Celle-ci la regarde en souriant, un peu moqueuse :

RENEE

C'est vrai que toi... Tu es si loin de tout ça...

Séverine lui dit, comme si elle cherchait à s'excuser :

SEVERINE

Non, mais...

RENEE, la coupant

Enfin, tu te rends compte ? Une femme comme toi et moi...

Elle se rapproche de Séverine et lui parle tout bas, d'une voix rapide :

RENEE

... tu la vois avec n'importe qui ?... Une fois qu'on est là-dedans, sûrement, on n'a pas le choix... Il faut prendre tout ce qui vient, les vieux, les plus ou moins beaux, les...

Elle s'arrête avec un geste de dégoût.

Pendant que Renée parlait, le visage de Séverine a changé complètement d'expression. Elle est devenue très attentive, pour sembler ensuite partager la répulsion de Renée.

RENEE

Même avec un homme qu'on aime bien, il y a des moments désagréables...

SEVERINE

Avec des inconnus, ce doit être horrible.

(Faisant effort sur elle-même)

Mais ça existe encore, ces endroits-là ?

Renée a un geste évasif et le chauffeur de taxi, à ce moment-là, se permet d'intervenir. Sans en rien laisser paraître, il a suivi attentivement la conversation que les deux femmes ont tenue à voix basse.

LE CHAUFFEUR DE TAXI

Je vous demande bien pardon, mesdames, mais pour exister, ça existe. Je vous le garantis.

Un léger temps.

Les deux femmes regardent le chauffeur avec une certaine surprise, puis elles échangent un regard entre elles. Le chauffeur, qui est lancé, ne demande qu'à continuer :

LE CHAUFFEUR DE TAXI

Ca ne vaut peut-être pas les claques d'avant guerre.
 Evidemment... [REDACTED]
 [REDACTED] on a enlevé les lanternes. Mais faites-moi
 confiance, ça ne chôme pas. Je pourrais vous en mon-
 trer une bonne demi-douzaine...

Les deux femmes, sans l'interrompre, échangent un autre re-
 gard.

Pendant la dernière partie de son intervention, nous nous rap-
 prochons du visage de Séverine. Elle reste pensive dans un coin.
 Elle paraît frappée.

LE CHAUFFEUR DE TAXI

C'est le métier qui veut ça, comprenez-vous... De-
 puis trente [REDACTED] ans que je fais le taxi, j'en ai
 vu de toutes les catégories... On m'a attaqué deux
 fois, si ça ne vous fait rien, et je ne m'en porte
 pas plus mal...

Il s'arrête enfin. Un temps. Ensuite la voiture s'immobilise.

Séverine, ne bouge pas. Renée lui secoue doucement le bras et
 lui dit :

RENEE

Eh, tu es arrivée...

Séverine revient à la réalité, ouvre la portière et sort en
 disant :

SEVERINE

Ah oui, merci... A demain...

RENEE

A demain...

Renée reste dans le taxi, qui redémarre.

EXT. RUE SEVERINE. JOUR.

Séverine reste sur le trottoir. En partant, Renée lui fait un
 signe amical de la main par la portière.

Séverine ne répond pas à ce geste. Elle est debout sur le trot-
 toir, devant l'entrée de l'immeuble où elle habite, un immeuble

bourgeois, cossu, du XVI^e ou du XVII^e arrondissement. L'immeuble est situé dans une rue peu importante et tranquille, assez courte, donnant sur une avenue ou une rue plus importante.

Le récit de Renée et les propos du chauffeur de taxi ont produit sur Séverine une vive impression. Elle reste un instant immobile, ses paquets à la main, puis elle fait demi-tour et pénètre dans l'immeuble.

INT. VESTIBULE ET SALON SEVERINE. JOUR.

Rentrant chez elle, Séverine est accueillie par sa bonne, qui la débarrasse de ses paquets tout en lui [] annonçant :

LA BONNE

O, a apporté des fleurs pour madame. Je les ai mises au salon.

SEVERINE

Très bien.

Elle passe dans le salon. Son esprit est ailleurs.

Elle q'approche du vase dans lequel la bonne a déjà disposé les fleurs. Elle tend la main pour saisir la carte de visite du donateur et, de l'autre main, par inadvertance, elle fait tomber le vase qui s'écrase.

La bonne accourt, voit les dégâts, dit :

LA BONNE

la serpillière.

Je vais chercher []

Avant de sortir, voyant que l'eau des fleurs s'est répandue sur le tapis, elle ajoute :

Pas de danger pour le tapis. L'eau était propre.

Puis elle sort. Séverine se penche et, machinalement, tout en pensant à autre chose, elle ramasse les fleurs, qu'elle dépose sur la commode, la table ou la console qui portait le vase.

Ensue elle s'éloigne, croisant la bonne qui revient en apportant une [] serpillière.

Séverine pénètre dans sa salle de bains.

INT. SALLE DE BAINS SEVERINE. JOUR.

Séverine s'assied devant sa coiffeuse et se regarde attentivement. Elle appuie ses deux mains sur ses tempes, elle se tire les cheveux en arrière. Elle avance son visage et se regarde de plus près.

Puis elle demande, en parlant assez fort, à la bonne qui est restée dans le salon :

SEVERINE

Maria !

LA BONNE, off

Oui, madame.

SEVERINE

Qui avait envoyé les fleurs ?

LA BONNE, off

Monsieur Hussion, madame.

Un temps. Séverine laisse revenir ses cheveux. Son coude glisse sur la coiffeuse et accroche malencontreusement un flacon de parfum qui tombe et se brise.

Séverine regarde les débris et dit pour elle-même :

SEVERINE

Mais qu'est-ce que j'ai aujourd'hui ?

INT. UNE EGLISE. JOUR.

Dans le fond, des rideaux sombres.

C'est jour de première communion et tandis que la chorale, accompagnée à l'harmonium par l'organiste, chante un cantique de circonstance (" J'engageais ma promesse au baptême... "), plusieurs petites filles en robes blanches s'apprêtent à recevoir le Saint-Sacrement.

Le prêtre, qui porte le ciboire, s'approche de l'une d'elles, en qui nous reconnaissons la petite fille qui courait dans le couloir. Elle paraît très effrayée. Sa bouche est fermée.

Le prêtre saisit une hostie et l'approche des lèvres de la pe-

petite fille en prononçant les paroles rituelles :

LE PRETRE

Corpus domini nostri Jesus Christi custodiat animam tuam in vitam aeternam...

Il tend l'hostie à la petite fille, mais celle-ci garde les lèvres obstinément serrées.

Le prêtre hésite un peu et dit quelques mots à voix très basse en se penchant un peu plus :

LE PRETRE

Allons, Séverine, allons...

Brusquement la petite fille ferme les yeux et tombe à la renverse.

Son corps glisse sur les marches de la table sainte et reste immobile. Elle est évanouie.

Le prêtre, l'hostie à la main, la regarde avec un vif étonnement.

EXT. TENNIS: JOUR.

Il s'agit d'un club de tennis comprenant un ou plusieurs courts, un jardin tout autour et, dans le fond, des bâtiments où peuvent se trouver un vestiaire et un bar.

Séverine participe à un double-mixte en compagnie de deux hommes et d'une femme que nous ne connaissons pas. On la voit rater une balle et aussitôt se retirer du court en disant :

SEVERINE

Excusez-moi, mais j'abandonne.

Les autres joueurs s'arrêtent, un peu surpris.

Séverine quitte le court et rencontre Renée, elle aussi en tenue sportive. Elle lui dit :

SEVERINE

Remplace-moi. Je ne touche pas une balle aujourd'hui.

RENEE

Tu t'en vas ?

SEVERINE

Non, je t'attends au bar. A tout à l'heure.

Renée pénètre sur le court, prend la place de Séverine et la partie reprend.

Séverine, elle, ramasse une serviette et s'éloigne vers le bar à travers le jardin, en s'essuyant le visage et le cou. Elle ren-contre soudain une jeune et assez jolie femme qui passe près d'el-le et lui dit en souriant, très aimable :

HENRIETTE

Bonjour...

Un peu surprise, Séverine, qui la reconnaît, lui dit :

SEVERINE

Bonjour...

Puis elle reste là, regardant s'éloigner la jeune femme.

A ce moment-là la voix de Husson retentit tout près d'elle, la faisant sursauter.

HUSSON, off

Ah, la mystérieuse Henriette...

Séverine se retourne vers lui.

Il est assis sur un banc, un peu à l'écart, et dessine dans le sable avec un baton. Il porte un pull-over en grosse laine et un foulard noué.

Voyant que Séverine le regarde, il continue :

HUSSON, souriant

La femme aux deux visages, la double vie...

Que [REDACTED] c'est intéressant...

Partagée entre la répugnance que Husson lui a toujours inspi-rée, et l'intérêt qu'elle porte à l'aventure d'Henriette, Séve-rine [REDACTED] lui demande, avec une indifférence appa-rente :

SEVERINE

[REDACTED]
Mais... pourquoi?...

HUSSON

Pour de l'argent, voyons. Tout bêtement. L'immense majorité des femmes qui se vendent le font, hélas, pour de l'argent.

SEVERINE

Je ne peux pas comprendre ça.

Husson poursuit, assez avantageux, fier de montrer ses connaissances en ce domaine :

HUSSON

En général, ça se passe par téléphone... Les femmes qui vont ~~chez~~ en maison sont tout de même plus rares.

Dissimulant son trouble et l'intérêt puissant qu'elle éprouve à l'entendre parler, Séverine, qui paraît sur le point de partir, lui dit en se retournant :

SEVERINE, méprisante

Des maisons que vous devez bien connaître...

HUSSON

Oui, j'y allais souvent autrefois. Je les aimais beaucoup. Un parfum très particulier, des femmes complètement asservies...

Séverine s'assied auprès de lui, sur le banc, et arrange un de ses lacets, sans paraître écouter ce qu'il dit. Husson ne peut pas deviner qu'elle est fascinée par ce qu'elle apprend.

HUSSON

Je me rappelle... 9 bis rue Virène, par exemple, chez madame Anaïs... J'en ai gardé d'excellents souvenirs...

En silence, un instant, il regarde Séverine, qui a fini d'arranger son lacet.

Brusquement il se penche sur elle et l'embrasse au creux de l'épaule.

Séverine s'écarte, le regarde et lui dit :

SEVERINE

Qu'est-ce qui vous prend ? Vous êtes fou ?

Husson lui répond, sans la moindre gêne, avec un geste négligent :

HUSSON

Ce n'est rien. Cuite compulsions, comme disent les Anglais... De petites impulsions... insignifiantes...

Séverine se lève lentement et le considère avec un certain dégoût. Elle commence à s'éloigner lentement pendant que Husson ajoute, avec beaucoup d'aplomb :

HUSSON

il faudrait que je
Séverine, ~~vous~~ vous voie un de ces jours...
Sans votre mari, naturellement... J'admirer beaucoup Pierre, mais ~~je~~ *je* qu'il ne soit pas là... *J'aimerais autant*

Séverine le regarde une dernière fois, puis elle s'éloigne dans les allées du jardin, en direction du bar.

Elle marche, pensive, préoccupée.

Nous revoyons tout à coup Husson, tel qu'il était quelques instants plus tôt, disant la même phrase :

HUSSON

Je me rappelle... 9 bis rue Virène, par exemple, chez madame Anais...

Nous reprenons ensuite Séverine dans la même attitude, marchant pensive dans le jardin du club.

EXT. RUE VIRENE. JOUR.

Sur une pancarte, au coin du premier immeuble d'une rue, on lit : RUE VIRENE.

Un taxi s'avance lentement dans cette rue.

A l'intérieur, Séverine. Elle regarde par la vitre de la portière, la tête un peu levée pour repérer les numéros. Elle est comme hypnotisée.

Les numéros, sur les façades, se succèdent : 5, 7, 9 et enfin 9 bis. C'est un immeuble qui n'a rien de particulier. Ce pourrait être un immeuble moderne, par exemple, construit dans les quinze

dernières années.

Le taxi dépasse l'immeuble et s'arrête un peu plus loin.

Séverine descend du taxi et revient à pied, marchant sur le trottoir. Elle fait le chemin en sens inverse, d'un pas normal, regardant surtout le sol devant elle.

Au passage, furtivement, elle lève les yeux vers l'immeuble du numéro 9 bis.

Elle dépasse l'immeuble et continue de marcher, sans se retourner, comme si elle avait peur, ou honte.

Elle s'arrête une vingtaine de mètres plus loin. Elle s'approche de la vitrine d'un magasin et paraît s'intéresser aux objets qui y sont exposés.

Elle détourne la tête et, du coin de l'œil, elle regarde vers l'immeuble.

Elle voit un homme arriver sur le trottoir et pénétrer dans cet immeuble avec une certaine gêne, comme s'il n'avait pas la conscience très tranquille. Il regarde autour de lui avant de rentrer brusquement.

Séverine reporte ses regards vers la vitrine du magasin devant lequel elle s'est arrêtée. Le commerçant sort de la boutique à ce moment-là et lui dit, très poliment :

UN COMMERCANT

Vous désirez quelque chose, mademoiselle ? Entrez donc !

SEVERINE

Non, non, merci...

Elle s'éloigne aussitôt. Un peu plus loin elle s'arrête de nouveau, regarde une nouvelle fois. Quelque chose l'attire et quelque chose la repousse.

Finalement, pressant le pas, elle s'en va.

INT. BUREAU PIERRE. NUIT.

Assis à son bureau, en robe de chambre, Pierre travaille à la lueur d'une lampe. Il rédige un article, ou le texte d'une conférence. De temps en temps il se lève pour prendre un ouvrage dans la bibliothèque, derrière lui, et le consulter. Puis il vient se rasseoir à sa table.

Séverine entre à son tour dans le bureau, sans faire de bruit. Elle a revêtu un peignoir par-dessus son pyjama. Elle s'assied dans un fauteuil, à deux mètres de Pierre, sous une autre lampe qu'elle allume. Puis elle prend un ouvrage de tapisserie déjà commencé et se met au travail.

On sent que chaque soir Pierre et Séverine se retrouvent là. Ce sont leurs places familières.

Séverine paraît toujours aussi préoccupée. Elle s'arrête vite et demande à Pierre :

SEVERINE

Tu en as encore pour longtemps ?

PIERRE, sans relever la tête

J'ai presque fini...

Un silence. Séverine regarde son mari, puis elle lui demande :

SEVERINE

Je peux te poser une question idiote ?

PIERRE

Ne te gêne pas.

Séverine se lève, abandonnant son ouvrage, et va se mettre de l'autre côté du bureau de Pierre. Elle pose ses deux coudes sur le bureau et dit :

SEVERINE

Avant que je te connaisse, tu allais /
souvent dans des...

Elle hésite, comme si elle allait employer un mot grossier, puis elle dit :

... des maisons [redacted] ?

Très surpris, Pierre cesse d'écrire, relève la tête, regarde sa femme et lui répond :

PIERRE

Souvent ? Non... [redacted]
Pourquoi ? Ça t'intéresse ?

Séverine lui dit avec de l'assurance, pour dissimuler son véritable intérêt :

SEVERINE

Tout ce qui te concerne m'intéresse...

Un temps, puis elle ajoute :

SEVERINE

Mais c'est drôle, je croyais qu'on les avait supprimées...

Pierre se remet au travail tout en répondant :

PIERRE

Maintenant, elles sont clandestines...

SEVERINE

Je n'arrive pas à imaginer comment ça se passe...

Une nouvelle fois, Pierre s'arrête de travailler, un peu surpris par l'insistance de sa femme sur ce sujet inhabituel.

PIERRE

Tu vois bien que je travaille.

SEVERINE

Oui, je m'excuse, mais...

PIERRE, sans la regarder

Ca se passe très simplement... On entre, on vous présente des femmes, on en choisit une, on s'enferme une demi-heure avec elle...

Séverine l'écoute avec une sorte de passion. Il poursuit :

PIERRE

Quand on sort, on est triste pour le reste de la journée, mais que veux-tu...

(S'efforçant de sourire)

Semen retentum venenum est...

Séverine se redresse brusquement, tape de la main sur la table et s'écrie :

SEVERINE

Tais-toi !

Très étonné par cette réaction violente, Pierre la regarde.

Séverine fait un effort pour retrouver son calme et reprend, sans crier cette fois :

SEVERINE

Tais-toi... Ne me parle plus de ça... Je t'en prie...

Inquiet, Pierre abandonne son travail, se lève et vient auprès de sa femme, qu'il prend tendrement dans ses bras.

PIERRE

Mais qu'est-ce que tu as ?

Séverine lui échappe en disant :

SEVERINE

Rien... Je suis un peu fatiguée, énervée...

PIERRE

Va te reposer.

SEVERINE

Oui, tu as raison. Bonne nuit.

Elle vient vers lui et l'embrasse.

PIERRE

Tu veux que je vienne avec toi ?

SEVERINE, lasse

Non, non...

Elle se dirige vers la porte par laquelle elle est entrée et, avant de sortir, elle ajoute avec un air de faiblesse presque enfantine :

SEVERINE

Mais j'aimerais que tu restes près de moi jusqu'à ce que je m'endorme...

Pierre va vers elle et lui dit en souriant :

PIERRE

Tu ne grandiras donc jamais ?

Il l'embrasse tendrement sur les cheveux.

EXT. RUE VIRENE. JOUR.

Nous voyons de nouveau la pancarte qui indique RUE VIRENE, et nous reconnaissons la rue.

Séverine, à pied, arrive devant l'immeuble qui porte le numéro 9 bis. Elle porte des lunettes noires.

Après une très légère hésitation, elle entre.

INT. ESCALIER ANAIS. JOUR.

Séverine évite le concierge, néglige l'ascenseur et monte directement par l'escalier, à la recherche de l'appartement de madame Anaïs.

Elle paraît assez craintive. Au fur et à mesure qu'elle monte, son assurance disparaît. Elle ne sait pas très bien où elle va. Elle cherche.

INT. PALIER ANAIS. JOUR.

Elle parvient sur la palier du premier étage de l'immeuble sans avoir rencontré âme qui vive. Deux ou trois portes, toutes semblables, donnent sur ce palier.

Elle s'approche d'une porte, qui n'offre aucune indication, et s'en écarte. Elle passe devant la seconde porte et s'arrête devant la troisième.

Sur une petite plaque extrêmement discrète fixée à côté de la sonnette, elle lit : MADAME ANAIS.

Elle va pour sonner quand elle entend une porte s'ouvrir quelque part dans l'immeuble. Séverine s'écarte vivement de la porte, revient près de l'ascenseur et appuie sur le bouton d'appel pour se donner une contenance. Elle reste là, immobile. On entend des pas lents qui descendent par l'escalier.

Une femme d'un certain âge, qui tient un sac à provisions à la main, et qui va faire son marché, passe à côté de Séverine en lui jetant un regard indifférent. Elle continue à descendre par l'escalier.

Séverine attend un instant. Les pas de la femme décroissent. La cabine de l'ascenseur [redacted] arrive. Séverine la néglige. Elle revient vivement jusqu'à la porte de madame Anaïs.

Cette fois, elle sonne.

Quelques secondes plus tard, alors que Séverine regarde autour d'elle comme si elle craignait encore de voir sortir quelqu'un, la porte s'ouvre.

C'est le visage de madame Anaïs elle-même qui apparaît dans l'entrebaïlement de la porte. Elle demande à mi-voix :

ANAISS

Qu'est-ce que c'est ?

SEVERINE, hésitante

Je... J'aurais voulu parler...

ANAISS

Entrez, je vous en prie.

Anais écarte un peu plus la porte et Séverine entre en enlevant ses lunettes noires.

INT. VESTIBULE ANAIS. JOUR.

Séverine se retrouve dans un vestibule d'assez petites dimensions, en face de madame Anaïs.

Celle-ci est une femme d'une quarantaine d'années, extrêmement "convenable", douce et souriante. Il n'y a rien d'agressif dans son maquillage, rien de vulgaire dans ses manières.

Dans le vestibule, tout est propre et d'assez bon goût. Il ne s'agit pas d'un appartement luxueux. Il comprend quatre ou cinq pièces banales, où se trouve un mobilier courant, anonyme, du type "Lévitain". Aux murs, des reproductions de gravures.

Séverine jette quelques regards autour d'elle, avec un vif intérêt et une émotion contenue.

Madame Anaïs referme la porte derrière elle et regarde, elle aussi avec le plus grand intérêt, la nouvelle venue.

SEVERINE, en entrant

Bonjour, madame...

ANAISS, très souriante

Bonjour...

SEVERINE

C'est vous qui... qui vous occupez de ?...

ANAISS

Je suis madame Anaïs.

Extrêmement troublée, Séverine bafouille, ne trouve pas ses mots :

SEVERINE

J'aurais voulu... me renseigner... savoir si...

Devant le trouble évident de la jeune femme, madame Anaïs la prend gentiment par le bras en souriant et l'entraîne dans une autre pièce en lui disant :

ANNAIS

Note. Dans toutes les séquences se déroulant dans la maison de rendez-vous, apparaîtra un personnage très important, la femme de chambre, qui s'appelle Pallar. Elle sera là couramment, ouvrant les lits, disposant des fleurs, accomplissant d'autres tâches, et prononçant à l'occasion quelques phrases énigmatiques.

INT. LIVING ANAIS. JOUR.

Le living-room, qui est une pièce de petites dimensions, est meublé dans le même esprit que le vestibule (et que le reste de l'appartement, que nous découvrirons plus tard). C'est une pièce qui n'est pas destinée à recevoir les clients. Madame Anaïs et ses pensionnaires viennent y passer leurs moments de repos.

On y voit des fauteuils, une petite table qui peut servir pour prendre le thé ou pour jouer aux cartes, un bar roulant, un poste de télévision qui pour l'instant est éteint, des magazines, quelques livres, tout ce qu'il faut pour passer le temps. Il y a des fleurs ~~en papier~~ ^{ronde} dans les vases, des lampes un peu roccos. A signaler particulièrement une petite penderie.

Le living ne donne pas sur la rue, mais sur une cour assez sombre.

ANNAIS, à Séverine

Asseyez-vous. Je peux vous offrir quelque chose ?

Séverine, qui regarde toujours autour d'elle, très intéressée et gênée, répond en s'asseyant dans un des fauteuils :

SEVERINE

Non, merci.

Anaïs, toujours très souriante, très rassurante, s'assied en face d'elle.

ANNAIS

N'ayez pas peur, vous êtes ici chez vous. Je suis toute prête à vous aider...

Elle regarde Séverine et ne dissimule pas son approbation :

ANAIS

Vous êtes gentille et fraîche, c'est le genre qui plaît ici...

(Compatissante)

Je sais bien qu'au début c'est un peu difficile, mais qui n'a pas besoin d'argent un jour ou l'autre ?

(Un temps. Toujours avec le sourire :)

Ce sera moitié pour vous, moitié pour moi. J'ai des frais...

SEVERINE, mal à l'aise

Je vous remercie beaucoup, madame... mais il faut que je...

Elle se lève tout à coup et fait un pas vers la porte du salon, comme si elle voulait s'enfuir. Madame Anaïs, qui s'est levée en même temps qu'elle, lui saisit le bras, sans aucune brutalité, et la retient.

ANAIS

Allons, allons, vous êtes un peu émue...

Spontanément, elle embrasse Séverine. Elle est très affectueuse, très douce. Elle poursuit :

ANAIS

Je parie que c'est la première fois que vous travaillez ?...

(N'obtenant pas de réponse, elle ajoute :)

Ce n'est pas bien terrible, vous verrez... Il est encore un peu tôt, vos camarades ne sont pas là... Quand voudriez-vous commencer ?

SEVERINE, prise au dépourvu

Je ne sais pas...

ANAIS, doucement

Aujourd'hui ?

SEVERINE

Oui, peut-être... Mais ce serait seulement... l'après-midi... A cinq heures il faut que je m'en aille...

(Insistant)

Il faut. Absolument.

ANAINS

Deux à cinq, c'est un bon moment... Seulement, il faudra de l'exactitude, sans quoi nous nous fâcherions... A cinq heures, promis, vous serez libre...

SEVERINE

Au revoir... Excusez-moi.

Elle quitte brusquement le living-room sans ajouter un mot. Anaïs la suit.

INT. VESTIBULE ANAIS. JOUR.

Séverine se dirige vers la porte. Madame Anaïs marche plus vite qu'elle, lui ouvre la porte sans perdre son sourire et lui dit au moment où elle sort :

ANAINS

Je vous attends cet après-midi... A deux heures...

Séverine sort sans dire un mot. Nous restons sur madame Anaïs, qui referme lentement la porte derrière elle et qui paraît très satisfaite.

EXT. COUR HOPITAL PIERRE. JOUR.

Une heure plus tard. Séverine est habillée de la même façon qu'au cours de la scène précédente.

A la hâte, elle arrive dans la cour de l'hôpital où travaille son mari. Elle s'adresse au gardien et lui demande :

SEVERINE

Le docteur Sérizy est encore là ?

Le gardien, qui a la bouche pleine, tend le doigt vers la cour, grossièrement, sans dire un mot.

SEVERINE, en s'éloignant

Merci...

Au milieu d'un petit groupe d'autres médecins, Pierre, en blou-

se blanche, traverse la cour de l'hôpital. (A côté de lui, se trouvent le professeur Henri et le jeune interne que nous reverrons à la fin du film.)

Séverine se dirige rapidement vers lui.

Pierre l'aperçoit et paraît surpris, un peu inquiet même, comme s'il redoutait une mauvaise nouvelle. Il n'a pas l'habitude de voir sa femme à l'hôpital. Il se sépare de ses collègues et vient vers elle.

Il remarque qu'elle est un peu émue, essoufflée, comme si elle avait couru.

PIERRE

Que se passe-t-il ? Rien de grave ?

SEVERINE

Non... Je... je faisais des courses tout près d'ici, et brusquement j'ai eu envie de te voir...

Pierre, rassuré, sourit.

PIERRE

Je croyais que tu n'aimais pas les hôpitaux...

SEVERINE

Non. Je ne les aime pas.

Elle se jette dans ses bras, au milieu de la cour. Elle est venue chercher un secours contre une menace confuse.

SEVERINE

Je ne voudrais pas rester seule...

Elle s'écarte légèrement de lui et s'écrie en souriant :

SEVERINE

Je t'invite à déjeuner !

Un peu embarrassé, Pierre répond :

PIERRE

Mais tu sais bien que je déjeune avec le grand patron...

(Avec un geste discret vers ses collègues)
Je te l'ai dit ce matin...

SEVERINE

te libérer ?

C'est vrai, mais... Tu ne peux pas

PIERRE

Si, bien sûr... Mais c'est un peu tard...

SEVERINE

Tu as raison.

Elle s'écarte d'un pas et baisse un peu la tête. Pierre essaye de la réconforter.

PIERRE

Mais

Je suis désolé... *tu sais que ce soir on sort avec les Fèvret ?*

SEVERINE

Oui, oui...

Elle fait l'effort de sourire et ajoute :

SEVERINE

Excuse-moi de t'avoir dérangé...

PIERRE

Me déranger !

Il la prend dans ses bras et l'embrasse en lui disant :

PIERRE

A ce soir. J'essaierai de rentrer de bonne heure.

SEVERINE, s'éloignant

A ce soir.

Ils se séparent. Pierre revient vers ses collègues qui l'attendent et Séverine, seule, se dirige vers la sortie de l'hôpital.

EXT. JARDIN PUBLIC. JOUR.

Une femme est assise sur un banc. Dans une main, elle tient un livre qu'elle lit. De l'autre main, elle berce doucement une voiture d'enfant. Elle cesse de bercer pour tourner une page du livre. Puis elle recommence.

Séverine vient s'asseoir à côté d'elle et jette un regard distrait vers la voiture où dort un enfant. Puis elle reste immobile,

le regard fixé sur le sol.

Elle a les larmes aux yeux.

INT. ESCALIER ANAIS. JOUR.

On ne voit que les pieds de Séverine, qui, régulièrement, monte l'escalier.

INT PALIER ANAIS. JOUR.

La main de Séverine appuie sur la sonnette de madame Anaïs et, presque aussitôt, la porte s'ouvre. Apparaît le visage de madame Anaïs, qui s'éclaire d'un sourire.

INT. VESTIBULE ANAIS. JOUR.

Anais s'efface pour laisser entrer Séverine, qui ôte ses lunettes noires.

ANAIS

Eh bien, je ne comptais plus sur vous ! Vous êtes partie si brusquement, ce matin... Je croyais que je vous avais fait peur...
(La précédent vers le living-room)
Venez.

Elles passent toutes les deux dans le living-room.

INT. LIVING ANAIS. JOUR.

Madame Anaïs se dirige vers la penderie, ouvre une des portes et dit à Séverine :

ANAIS

Vous mettrez vos affaires ici... Il y a un cin-
tre ?... Oui.

Séverine enlève ses gants et son manteau qu'elle suspend dans la penderie, où deux manteaux sont déjà accrochés. Elle reste en tailleur.

Pendant ce temps madame Anais continue à l'examiner tout en lui disant :

ANAIIS

Vous verrez vos camarades tout à l'heure. Elles sont deux en ce moment, Mathilde et Charlotte. Très gentilles toutes les deux. D'abord, moi, je ne supporte que les personnes bien élevées, et surtout de bonne humeur ! Il faut qu'on travaille en s'amusant...

La semaine dernière, j'ai dû renvoyer Maïté. Une belle fille, pourtant. Mais elle était vraiment trop grossière...

Dommage...

Elle referme la penderie, fait signe à Séverine de s'asseoir et lui demande, toujours très aimable :

ANAIIS

Comment vous appelez-vous ?

SEVERINE, gênée

Je ne voudrais pas...

ANAIIS, riant

Mais je ne vous demande pas votre vrai nom ! Si vous croyez que moi, je m'appelle Anais !
(Piussérieuse)

Non, il vous faut choisir un prénom très simple, très coquet, qui se retienne bien... Si vous voulez, nous le chercherons ensemble...

A ce moment-là leur parviennent, d'une autre pièce de l'appartement, des rires de femmes, dominés par un rire d'homme, assez gras et sonore.

Séverine sursaute et tend l'oreille.

Madame Anais, qui surveille chacune de ses réactions, lui explique en souriant, très rassurante :

ANAIIS

Lui, nous l'appelons monsieur Adolphe. C'est un de nos meilleurs clients. Il est très drôle, vous verrez...

Elle rapproche d'elles le bar roulant et demande :

ANAISS

Et si nous prenions quelque chose pour fêter votre arrivée ? Un cognac ? Une liqueur ?

SEVERINE

Rien, merci.

ANAISS

Mais si, mais si.... Une petite cerise à l'eau-de-vie, tenez...

Elle prend un flacon de cerises à l'eau-de-vie et en sert quelques unes à Séverine. Pour elle, madame Anais se versera un cognac.

Séverine continue à écouter les rires qui s'élèvent toujours, par intervalles.

Pendant ce temps, madame Anais demande :

ANAISS

J'ai une idée : si vous vous appeliez Belle de Jour ?

SEVERINE, distraite

Belle de Jour ?

ANAISS

Comme vous ne venez que l'après-midi...

SEVERINE

Si vous voulez, oui...

Madame Anais, son verre de cognac à la main, vient s'appuyer sur le bras du fauteuil où Séverine est assise. Tout en caressant les cheveux de la jeune femme, qui croque une cerise, elle lui dit :

ANAISS

Vous avez l'air un peu ~~triste~~. Détendez-vous. Vous serez partie à cinq heures, ne vous inquiétez pas...

(Baissant la voix)

Vous avez quelqu'un qui vous attend ?... Un petit ami ?... Un petit mari ?

Percevant un mouvement de mauvaise humeur chez Séverine, Anais

la calme aussitôt :

ANAISS

Ne croyez pas que je vous pousse aux confidences... [redacted]

Embrassez-moi...

Elle se penche vers Séverine et les deux femmes s'embrassent.

On entend à ce moment-là des coups frappés à une cloison. Madame Anais se redresse et dit :

ANAISS

Ah ! Ah ! Ces demoiselles ont soif...

Elle se lève en ajoutant à l'adresse de Séverine :

ANAISS

Attendez-moi là, je reviens...

Elle quitte le living en laissant la porte entrouverte.

Séverine, restée seule, se lève, l'air un peu égaré, pose son verre presque plein. Elle épie les bruits qui lui parviennent des autres pièces de l'appartement : les pas de madame Anais, une porte qui s'ouvre, la voix de la patronne (trop basse pour qu'on comprenne ce qu'elle dit), des exclamations féminines et, dominant le tout, la voix de monsieur Adolphe qui s'écrie :

ADOLPHE, off

me la cachez !

Une nouvelle, et vous [redacted]

En entendant ces mots, Séverine fait un mouvement vers la penderie. Elle ouvre la porte, comme si elle allait prendre ses vêtements pour s'enfuir.

Madame Anais revient. Séverine referme brusquement la porte de la penderie, comme si de rien n'était.

ANAISS, à Séverine

Suivez-moi, venez...

Elles sortent toutes les deux du living [redacted].

INT. VESTIBULE ET COULOIR ANAIS. JOUR.

Madame Anais, qui tient Séverine par le bras, lui fait traverser

ser le vestibule, puis la guilde sans un mot le long du couloir jusqu'à la porte de la chambre dite chambre bleue.

Madame Anais fait alors passer Séverine la première. La porte de la chambre est ouverte.

INT. CHAMBRE BLEUE. JOUR.

Dans cette chambre se trouvent monsieur Adolphe, Mathilde et Charlotte.

Monsieur Adolphe, qui a de quarante à cinquante ans, est petit, bedonnant, vulgaire, toujours prêt à saisir au vol une plaisanterie stupide. Il est en chemise et en pantalons. Il a posé ses chaussures pour rester en chaussettes. Il porte des bretelles voyantes.

Son veston est soigneusement accroché au dossier d'une autre chaise, et ses chaussures sont méticuleusement rangées sous cette chaise.

Monsieur Adolphe est légèrement ivre et fume un cigare.

Sur ses genoux, il tient Charlotte, qui est une jeune et joyeuse belle fille. Il la caresse. Elle porte des dessous traditionnels qui laissent entrevoir sa peau, et par-dessus un peignoir léger. Elle rit aux chatouilles de monsieur Adolphe.

Un peu à l'écart, et non sans pudeur, Mathilde se rhabille. On la voit de dos mettre son soutien-gorge, puis sa robe. C'est une femme très douce, un peu plus âgée que Charlotte, brune, très obéissante et réservée.

Madame Anais présente Séverine :

ANAINS

Je vous présente Belle de Jour !...

Séverine n'ose pas regarder en face les deux autres femmes et monsieur Adolphe. Elle est extrêmement gênée.

CHARLOTTE ET MATHILDE, aimables

Bonjour ...

SEVERINE, à voix basse

Bonjour...

Monsieur Adolphe jette un regard à sa montre et déclare, très satisfait :

ADOLPHE

Belle de Jour, mes hommages de trois heures moins le quart... Tu vas prendre un verre de champagne avec nous...

(A Anais :)

Anais, ma chérie, une ■ péteuse, et que ça saute !

Il éclate de rire, enchanté de sa plaisanterie, et Charlotte rit avec lui, docilement.

Séverine le regarde avec stupéfaction. Elle est atterrée.

Anais, qui ressort pour aller chercher le champagne, passe devant monsieur Adolphe. Il la suit d'un œil très concupiscent (Anais est en effet une femme encore très désirable) et fait claquer sa langue en connaisseur tout en murmurant :

ADOLPHE

Tudieu, la belle femme !... Tous les morceaux sont bons...

Charlotte, qui devine tout de ses intentions, lui dit :

CHARLOTTE

N'y pensez plus, je vous dis... Elle est trop convenable...

ADOLPHE, riant

C'est justement pour ça, ma cocotte.

Charlotte quitte les genoux de monsieur Adolphe en disant, riuse :

CHARLOTTE

Lui alors ! Avant qu'il crie pouce !...

Adolphe se montre extrêmement flatté. Cependant Charlotte vient auprès de Séverine, regarde le tailleur de haute couture qu'elle porte et dit :

CHARLOTTE, à Séverine

C'est joli, ça... Mais il faut mettre des robes qui s'enlèvent en deux temps, trois mouvements !
(S' retournant vers Adolphe)

Pas vrai, monsieur Adolphe ?

Monsieur Adolphe, qui observe attentivement Séverine tout en machouillant son cigare, n'est pas de cet avis, et il le dit :

ADOLPHE

Ah non, s'il te plaît ! Moi, je la trouve épataante avec son petit tailleur. Elle fait distingué, c'est tout ce que j'aime.

Madame Anais revient, portant sur un plateau une bouteille de champagne et des coupes. Elle est accueillie par des " Ah " de satisfaction. ADOLPHE
Ah ! Voilà le carburant !...

Elle commence à défaire les fils de fer qui entourent le bouchon, quand monsieur Adolphe se dresse et vient près d'elle.

ADOLPHE, à Anais

Donne-moi ça, c'est un travail d'homme... Tu ne sais pas que je suis champion du monde du saute-bouchon ?

Il rit encore et se met au travail, pendant qu'Anais distribue les coupes.

Tout en travaillant, monsieur Adolphe chantonne quelque vieux refrain populaire du genre de :

ADOLPHE, chantonnant

J'aime le jambon et la saucisse,
J'aime le jambon quand il est bon,
Mais j'aime beaucoup mieux....

Le bouchon lui saute au visage au beau milieu de sa chanson. De la mousse se répand un peu partout. Charlotte et Mathilde poussent un cri.

Adolphe se montre, sur le moment, un peu fâché.

ADOLPHE

C'est parce qu'il n'est pas assez frais...
(Commengant à servir)

Allez, allez, il en restera pour tout le monde !
Qu'on se le dise !

Il sert. Mathilde, qui a ramassé un torchon, essuie les traces de mousse sur les meubles. Monsieur Adolphe a repris son refrain :

ADOLPHE

Mais j'aime beaucoup mieux
Une bonne paire de cuisses...
J'aime le jambon et la saucisse,
J'aime le jambon quand il est bon...

Puis il lève sa coupe, tout joyeux et s'écrie bien fort :

ADOLPHE

A une santé qui m'est chère : la mienne !

ANAISS, CHARLOTTE ET MATHILDE

A votre santé, monsieur Adolphe !

ANAISS, regardant Séverine

Et à la santé de Belle de Jour !

Tout le monde trinque. Monsieur Adolphe boit gaillardement, jusqu'à la dernière goutte. Anais savoure le champagne.

Séverine trempe à peine ses lèvres dans la coupe. Elle regarde et écoute avec un étonnement mêlé de crainte.

Monsieur Adolphe repose sa coupe en faisant claquer sa langue.

ADOLPHE

Il est bon. Pas très frais, mais bon.

Il donne au passage une claqué sur les fesses de Charlotte, puis tout à coup il se rappelle quelque chose :

ADOLPHE

Ah, Mathilde ! Je t'avais apporté un petit cadeau !
Et je l'oubliais !

Il fouille dans la poche de son veston, y prend une petite boîte ronde en carton et la tend à Mathilde.

ADOLPHE

Tiens...

MATHILDE

Qu'est-ce que c'est ?

ADOLPHE

Regarde...

Tout le monde regarde avec curiosité. Adolphe sourit finement.

Mathilde ouvre la boîte, qui est un accessoire de farces et attrapes, et un long serpent articulé lui saute au visage. Elle pousse un cri de frayeur et lâche la boîte.

Monsieur Adolphe éclate de rire. Charlotte rit aussi, et madame Anais, indulgente, dit à Séverine :

ANAIIS

Qu'il est amusant... Chaque fois il vient avec un truc nouveau...

Séverine est la seule à ne pas rire. Tout ce qu'elle voit lui paraît étrange et nouveau pour elle. Elle découvre une certaine humiliation.

ADOLPHE
Moi, j'aime la vie!...

Madame Anais, discrètement, surveille chacun des gestes et chacune des réactions de Belle de Jour. Elle ne la perd jamais du regard.

Soudain, monsieur Adolphe se trouve près de Séverine. Il la saisit brusquement par la taille et murmure :

ADOLPHE

Alors, Belle de Jour ?

Il se laisse tomber sur le lit et assied Séverine, de force, sur ses genoux.

Il l'embrasse dans le cou et lui chuchote :

ADOLPHE

Tu vas voir... Je te promets qu'on va être heureux, tous les deux...

En un sursaut, Séverine se dégage et s'écarte de quelques pas.

Monsieur Adolphe paraît très étonné. Il demande à madame Anais :

ADOLPHE

Qu'est-ce qu'elle a ?

Anais se rapproche rapidement de monsieur Adolphe, se penche vers lui et lui dit à voix basse :

ANAIIS

Je vais l'emmener une minute. Il ne faut pas la brusquer... C'est la première fois...

ADOLPHE, incrédule

On dit ça, mais...

ANAIIS

Si, si. Juré.

ADOLPHE

Oui, bon...

Anais se relève, vient prendre Séverine par la main et sort avec elle dans le couloir.

INT. COULOIR ANAIS. JOUR.

Les deux femmes se retrouvent seules dans le couloir. Dans la chambre bleue, dont la porte est restée ouverte, on continue à entendre les rires de monsieur Adolphe et des deux autres filles.

Madame Anais prend Séverine un peu à l'écart et lui dit, souriante :

ANAIIS

C'est bien

[] : à peine entrée, aussitôt choisie... Monsieur Adolphe est un homme simple, ne vous tourmentez pas. Laissez-vous faire, c'est tout ce qu'il demande. []

Séverine, qui a écouté avec une sorte d'angoisse, fait un brusque mouvement vers le vestibule en disant :

SEVERINE

Non. Je veux m'en aller. Laissez-moi.

ANAIIS

Quoi ?

Anais barre le passage à Séverine, la saisit brutalement par le bras, la force à rester là et lui dit d'une voix changée du tout au tout, soudain très dure et méprisante :

ANAIIS

Dis donc, ça va durer longtemps, ces petites simagrées ? Où tu te crois ?
(La poussant vers la chambre)
Allez !

Séverine regarde Anais avec une étrange expression, comme si toute crainte et tout désir de fuite venaient soudain de disparaître. On dirait qu'elle attendait d'être traitée ainsi, qu'elle le souhaitait.

Elle se dirige vers la porte de la chambre bleue en disant d'une voix soumise :

SEVERINE

J'y vais, madame... Oui, j'y vais, j'y vais...

ANAI

Il faut te mener à la baguette, si je comprends bien ?

Sur le pas de la porte, Séverine croise Charlotte et Mathilde (celle-ci entièrement rhabillée) qui ressortent et qui lui sourient.

Elle rentre.

INT. CHAMBRE BLEUE. JOUR.

Dans la chambre, monsieur Adolphe achève de vider une coupe. Il est de plus en plus ivre.

ADOLPHE

Salut...

Il referme la porte derrière elle.

ADOLPHE

J'ai fait partir les autres... Ce sera plus intime...

Il la prend dans ses bras, commence à la caresser, à l'embrasser, sans qu'elle réagisse.

ADOLPHE

Dis donc, c'est vrai ? C'est un début ?

Séverine ne répond rien et détourne la tête au moment où il allait l'embrasser sur les lèvres. Elle ferme les yeux.

Monsieur Adolphe, de plus en plus énervé, commence à la déshabiller. Avec des gestes maladroits, il lui ôte le haut de son tailleur en lui disant :

ADOLPHE

Il ne faut pas avoir honte... Il n'y a pas de quoi, vraiment...

Il veut de nouveau l'embrasser, l'entraîner, mais elle lui résiste. Elle le regarde comme si cet homme lui faisait horreur. Monsieur Adolphe est étonné.

ADOLPHE

Et alors ? C'est moi qui /

te fais peur ?

Brusquement Séverine lui échappe et elle se dirige rapidement vers la porte de la chambre comme si elle allait sortir.

Elle a déjà la main sur la poignée de la porte quand monsieur Adolphe la rattrape, furieux de cette résistance. Il la saisit à bras le corps et l'écarte de la porte. Lui aussi, il change complètement de ton. Il devient dur, tyrannique.

ADOLPHE

Ah, pas de ça, Lisette ! Tu ne partiras pas comme ça, c'est moi qui te le dis !

Tout en luttant avec elle, il la ramène vers le lit et l'insulte :

ADOLPHE

Pour qui tu te prends, petite salope ? Les chi-chis, ça va bien un moment... Maintenant, j'en ai marre !

Il la jette brutalement sur le lit.

Elle y tombe en enfouissant son visage dans ses bras et reste immobile.

Monsieur Adolphe s'arrête, un peu essoufflé. Il la regarde en souriant, triomphant.

ADOLPHE

Je vois, je vois. Ce qu'il te faut, c'est la manière forte...

Il se laisse tomber sur elle et l'embrasse dans les cheveux. Elle ne résiste plus.

INT. LIVING ANAIS. JOUR.

Anaïs, Charlotte et Mathilde sont installées dans le living-room. Atmosphère paisible.

Anaïs, un verre de cognac à la main, lit. Mathilde fait une réussite. Charlotte, qui est entièrement rhabillée, achève de se recoiffer.

EXT. RUE VIRENE. JOUR.

Séverine quitte, seule, l'immeuble où habite madame Anaïs. Il est près de cinq heures.

Avant de sortir, elle s'arrête un instant sur le seuil et elle remet ses lunettes de soleil. Ensuite elle jette un rapide regard dans la rue, à droite, à gauche, et s'éloigne rapidement sur le trottoir.

NUIT

INT. SALLE DE BAINS SEVERINE.

Rentrée chez elle, le même jour, Séverine s'est déshabillée. Elle a revêtu un peignoir de bain. Elle achève de rincer ses cheveux, qu'elle vient de laver, dans le lavabo de la salle de bains.

Ensuite, avec un gant de toilette, elle se frotte vigoureusement le cou et les épaules. Elle y met une sorte d'énergie, d'acharnement, comme si elle voulait arracher de son corps toute odeur suspecte.

En sortant de la salle de bains, elle ramasse les sous-vêtements qu'elle portait et ses bas. Elle les roule en boule et les emporte.

NUIT

INT. SALON SEVERINE.

Elle passe dans le salon, où il n'y a personne, et jette ses sous-vêtements et ses bas dans la cheminée, où crétète un feu de bois. Ils flambent aussitôt.

Elle les regarde brûler, accroupie devant le feu, quand soudain elle entend s'ouvrir la porte principale de l'appartement, dans l'entrée.

Vite, comme prise de peur, elle quitte le salon et se réfugie dans sa chambre.

NUIT

INT. CHAMBRE SEVERINE.

Elle pénètre en courant dans la chambre, ouvre son lit, se couche rapidement et rabat les couvertures au-dessus d'elle. Elle

fait semblant de dormir, ferme les yeux, ne bouge pas, respire calmement.

Dans le salon, on entend la voix de Pierre, qui vient de rentrer, et qui cherche sa femme :

PIERRE, off

Séverine, où es-tu ?... Tu es prête ?

Elle ne répond rien et reste immobile.

Pierre pénètre dans la chambre et s'étonne de voir sa femme couchée.

PIERRE, baissant la voix

Tu es là ? Tu dors ?

SEVERINE

Non...

PIERRE

Mais qu'est-ce que tu as ? Ça ne va pas ?

Inquiet, il s'approche d'elle et s'assied sur le bord du lit. Elle soulève ses paupières comme si elle venait à peine de se réveiller et murmure, à la vue de son mari :

SEVERINE

Excuse-moi...

Il lui pose une main sur le front.

PIERRE

Tu es malade ?...

Tu n'as pas l'air d'avoir de la fièvre... Tu veux que je fasse venir quelqu'un ?

SEVERINE

Non, non, ce n'est rien... J'avais mal à la tête, je ne sais pas pourquoi... J'ai pris de l'aspirine, ça ira mieux demain...

Quelle heure est-il ?

Pierre se relève et s'écarte du lit.

PIERRE

Il est tard. Je vais téléphoner aux Févret pour qu'ils ne nous attendent pas.

SEVERINE

Vas-y, toi...

PIERRE

Sûrement pas. Je serai beaucoup mieux ici.

Il se penche sur elle et, avant de la quitter, il veut l'embrasser. Elle écarte ~~le~~ son visage en gardant ses lèvres obstinément fermées.

Pierre l'embrasse dans le cou, doucement, en lui disant :

PIERRE

Repose-toi, dors...

Il s'éloigne. Séverine a fermé les yeux et de nouveau on dirait qu'elle dort.

Pierre la regarde un instant, attentif, un peu intrigué. Puis il éteint la lampe de chevet, sort sans faire de bruit et ferme la porte de la chambre.

Sitôt qu'il est sorti, Séverine se redresse dans le lit, rallume la lampe. Elle regarde fixement la porte par laquelle son mari vient de sortir.

EXT. UN PRE EN CAMARGUE. JOUR.

Une manade de taureaux sauvages passe au galop, dans un tourbillon de poussière, conduite par deux gardians à cheval.

Laissant continuer les taureaux, les deux gardians descendant de cheval. Nous les reconnaissons : ce sont monsieur Adolphe et Pierre, habillés en gardians, avec éperons, chapeaux, gilets et pantalons en peau de taupe.

à gros
bouillons

Ils font quelques pas et s'assètent auprès d'une marmite de soupe qui bout sur un feu allumé entre trois pierres. Monsieur Adolphe prend deux assiettes en bois et commence à les remplir avec une louche. Il en donnera une à Pierre et gardera l'autre pour lui.

On relèvera dans leur dialogue quelques substitutions de mots et lapsus linguae significatifs.

Tout en servant la soupe, qui semble très chaude, monsieur Adolphe dit :

Elle est froide. Et t'es même pas foutu de la réchauffer!

Ensuite, il /

[REDACTED] chantonne un petit morceau de sa chanson favorite :

ADOLPHE, chantonnant

J'aime le jambon et la saucisse,
J'aime le jambon quand il est bon...

Pierre regarde le ciel et dit :

PIERRE

Le temps se [REDACTED] gâte...

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

ADOLPHE [REDACTED]

Elle va se mouiller.

De gros nuages noirs se heurtent au-dessus de leurs têtes. Un éclair jaillit, suivi d'un roulement de tonnerre.

Pierre tend la main. Les premières gouttes d'eau commencent à tomber.

PIERRE

Tiens... Il commence à "expier..."

ADOLPHE, souriant, regardant le ciel
Père, Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font...
Vite, avant que ça crève... Aide-moi.

Ils posent leurs assiettes, se lèvent rapidement et enroulent autour de leurs mains le foulard qu'ils portent autour du cou. Les mains protégées par ces foulards, ils saisissent à deux la lourde marmite de soupe fumante et s'écarte de quelques pas. La pluie redouble. Les éclairs et les coups de tonnerre se multiplient.

Nous découvrons à ce moment-là Séverine attachée à un arbre, dans la même tenue (le torse nu) et dans la même position qu'au cours de la première séquence, celle qui se déroulait dans le Bois de Boulogne.

Les deux hommes lèvent la marmite, non sans effort, et [REDACTED] répandent le contenu sur la tête et les épaules de Séverine.

Le corps de la jeune femme rougit, brûlé. Une épaisse fumée s'en élève. Séverine pousse un cri déchirant, un cri de douleur.

Pourtant, sur son visage, apparaît clairement une expression de plaisir.

INT. LIVING ANAIS. JOUR.

Madame Anaïs feuillete un magazine tout en sirotant un verre d'alcool. Charlotte ^{reprise} / [redacted]. Mathilde fait une réussite. Tout est calme.

La sonnette de l'entrée retentit à ce moment-là. Madame Anaïs se lève en jetant un regard à la pendule et dit :

ANAISS

Le professeur est en avance...

Elle pose son magazine et passe dans le vestibule.

INT. VESTIBULE ANAIS. JOUR.

Anaïs traverse le vestibule, ouvre la porte d'entrée et se trouve face à face avec Séverine, qui se tient sur le pas de la porte.

Sans manifester de surprise, Anaïs la regarde assez sévèrement et lui demande :

ANAISS

Qu'est-ce que vous voulez, vous ?

Très décontenancée par cet accueil, Séverine ne sait que répondre :

SEVERINE

Je... Je voulais...

ANAISS, la coupant

Reprendre votre place ? Et disparaître ensuite pendant une semaine ? Sans pourquoi ni comment ?

SEVERINE

Charlotte et Mathilde Il faut m'excuser, je ne...

ANAISS, la coupant sèchement de nouveau

Ici, je ne veux pas de travail d'amateur. Il y a la rue pour ça.

Elle veut refermer la porte. Séverine pose sa main sur la por-

te comme pour empêcher madame Anaïs de la refermer.

SEVERINE, suppliante

Je vous en prie, [REDACTED] madame...

Anaïs se laisse flétrir. En soupirant, elle laisse entrer Séverine et referme la porte derrière elle.

ANAISS

Vous avez de la chance d'avoir affaire à moi.
J'en connais qui vous auraient flanquée à la porte sans discuter...

Elles se dirigent vers le living et Anaïs ajoute :

ANAISS

Mais moi, je suis trop bonne...
(S'arrêtant)

Naturellement, si vous revenez, c'est pour être sérieuse ?

SEVERINE

Oui...

ANAISS

Et je pourrai compter sur vous tous les jours ?

SEVERINE

Oui, mais seulement jusqu'à cinq heures...

ANAISS, après réflexion

Bon, venez.

Elle pénètrent toutes les deux dans le living.

INT. LIVING ANAÏS. JOUR.

Charlotte et Mathilde paraissent heureuses de revoir Séverine.

Mathilde se lève et vient l'embrasser. Séverine, assez timidement, lui rend son baiser. Charlotte n'interrompt pas ses travaux d'aiguille.

CHARLOTTE

Bonjour, comment- vas-tu ?

SEVERINE

Bien, merci...

CHARLOTTE

T,, nous avais laissé tomber ?

MATHILDE

Pourquoi tu n'es pas revenue plus tôt ?

Séverine a un geste vague, regarde Anaïs et répond :

SEVERINE

Je n'ai pas pu. [REDACTED]

MATHILDE, à Séverine

Donne-moi ton manteau.

SEVERINE

Merci...

Mathilde aide Séverine à enlever son manteau et va le suspendre dans la penderie, à la place habituelle.

Séverine sourit, elle paraît contente, comme si elle retrouvait des amies. ~~Mathilde et Charlotte continuaient à la déshabiller, pendant que la jeune se poursuivait, et lui faut mettre un peignoir.~~ Anaïs, qui la regarde du coin de l'œil, lui dit :

ANNAIS

Nous attendons le professeur d'une minute à l'autre...

(Comme prise d'une idée)

Tiens, je vais vous le présenter. Vous êtes tout à fait son type.

SEVERINE

Qui est-ce ?

ANNAIS

Un médecin pour [REDACTED] femmes. Une célébrité, paraît-il.

~~Mathilde, qui reforme la penderie et revient s'asseoir devant ses cartes échiquées, ajoute.~~

MATHILDE

Il a une clientèle internationale.

Charlotte, en enlevant les vêtements de Séverine
ne peut retenir un mouvement d'admiration.

CHARLOTTE, lisant la griffe du vêtement

"Anne, Marie" ... On ne se refuse rien...
(Regardant Séverine)

Mais qui êtes-vous?

Séverine ne répond pas. On devine, aux mouvements de Mathilde, qu'elle achève de se déshabiller, à l'exception du soutien-gorge.

Ensuite, elle enfiler un peignoir, que lui tend Mathilde.

MATHILDE

~~Il a une clientèle internationale.~~

~~Un silence. Les femmes ont repris leurs occupations. Séverine s'est assise de l'autre côté de la table, en face de Mathilde, qui poursuit sa réussite.~~

~~Charlotte se lève et allume une lampe en disant :~~

CHARLOTTE

~~Il faut déjà de la lumière...~~

~~Elle va se rasseoir. Mathilde demande à Séverine, avec beaucoup de sympathie :~~

MATHILDE

~~Ca te porte peine, de revenir ?~~

SEVERINE, après une hésitation

~~Non...~~

MATHILDE, placant ses cartes

~~Moi, c'est à cause de mon mari...~~

~~Il est malade, il ne peut pas travailler. Il sait que je viens ici, je l'aime bien pourtant...~~

~~Naturellement, je pourrais / ailleurs...~~

~~Anaïs l'interrompt en haussant les épaules.~~

ANAISS

~~Mais tu gagnerais quoi ?~~

MATHILDE

~~C'est vrai...~~

~~Très discrète, la sonnerie de la porte d'entrée retentit. Anaïs se lève en disant :~~

ANAISS

~~Le voilà.~~

~~Avant de sortir, elle dit à Mathilde, en lui montrant Séverine :~~

ANAISS

~~Explique-lui un peu.~~

MATHILDE

Oui, madame.

Anaïs sort pour aller ouvrir au professeur.

Mathilde brouille les cartes de sa réussite ratée et dit à Séverine :

MATHILDE

■■■ Tu verras, ce n'est pas bien difficile...
Si tous étaient comme lui !...
(S'adressant directement à Séverine)
Voilà...

On coupe au moment où elle va commencer ses explications.

INT. VESTIBULE ET COULOIR ANAIS. JOUR.

Madame Anaïs fait entrer le professeur.

ANAIS

Bonjour, monsieur.

LE PROFESSEUR

Bonjour, madame.

C'est un homme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux gris, portant beau, extrêmement soigné de sa personne. Il tient à la main une petite valise noire.

ANAIS

Venez...

Elle le précède dans le couloir jusqu'à la porte de la chambre rose et ■■■ lui dit, chemin faisant :

ANAIS
J'ai ■■■ une nouveauté /

LE PROFESSEUR, intéressé

Ah ?

ANAINS

Je crois qu'elle vous plaira beaucoup. Une véritable aristocrate.

LE PROFESSEUR, soupçonneux

Vraiment ?

ANAINS

Enfin, monsieur...

LE PROFESSEUR

Bon. Envoyez-moi ça.

ANAINS

Tout de suite, monsieur.

Le professeur pénètre dans la chambre rose tandis que madame Anais revient, dans le couloir, vers le living.

INT. CHAMBRE ROSE. JOUR.

Le professeur enlève son manteau et son chapeau. Il les dépose soigneusement sur un porte-manteau.

Ensuite, prenant sa petite valise noire, il passe dans la salle de bains, qui est attenante à la chambre rose.

INT. SALLE DE BAINS ANAIS. JOUR.

Le professeur pose sa valise sur un tabouret de la salle de bains et l'ouvre : elle contient uniquement des vêtements.

Le professeur y prend une casquette galonnée, assez semblable à celles qu'arborent les portiers d'hôtel. Il l'ajuste sur sa tête et se regarde dans une glace.

Cela ne lui plaît pas. Il enlève la casquette d'un geste brusque, et, apparemment mécontent, il la rejette dans la valise.

On le laisse en train de chercher autre chose dans les affaires qu'il a apportées.

INT. CHAMBRE ROSE. JOUR.

Anaïs introduit Séverine dans la chambre rose, lui adresse un petit signe amical et rassurant de la main, puis elle s'en va.

Séverine reste seule.

Elle entend des bruits légers dans la salle de bains où se trouve le professeur.

Ne sachant exactement ce qu'elle doit faire, elle commence à se déshabiller. Elle enlève d'abord le haut de son tailleur.

La porte de la salle de bains s'entrouvre doucement, le visage du professeur apparaît. Il voit Séverine qui se déshabille et lui demande, d'un air très fâché :

LE PROFESSEUR

Qu'est-ce que vous faites ?

SEVERINE

Moi ? Mais, je... J'allais me...

Elle s'arrête, interdite.

Le professeur lui fait un petit geste de la main et ajoute d'un ton très sec :

LE PROFESSEUR

Rhabillez-vous, s'il vous plaît.

Puis il se renferme dans la salle de bains.

Séverine, intriguée, remet le haut de son tailleur et le boutonne entièrement.

Puis elle ■■■ s'assied sur le lit et attend.

Quelques instants plus tard, on entend timidement frapper à la porte de la salle de bains. Séverine hésite un instant puis elle répond :

SEVERINE

Entrez...

La porte s'ouvre et le professeur apparaît.

Il a revêtu une tenue de domestique de grande maison : gilet rayé, col cassé, cravate et pantalons noirs. Il tient à la main un de ces plum-aux à lanières de cuir dont on se servait pour

épousseter les meubles.

Séverine le regarde avec une certaine surprise.

Dans une attitude extrêmement respectueuse, craintive, ~~mauvaise~~ fautive, le professeur s'avance de deux ou trois pas dans la chambre rose, en direction de Séverine, et lui demande humblement :

LE PROFESSEUR

Madame la Marquise m'a fait appeler ?

SEVERINE

Qui...

Le professeur reprend en regardant fixement Séverine :

LE PROFESSEUR

Madame la Marquise n'est pas satisfaite de mon service ?

Séverine perd pied et, malgré les leçons que lui a données Mathilde, elle bafouille un peu :

SEVERINE

Eh bien, je... Non, en effet, non...

Ces hésitations indisposent gravement le professeur. Il abandonne son attitude modeste, servile, redevient un homme autoritaire, va rapidement ouvrir la porte qui donne sur le couloir et appelle :

LE PROFESSEUR

Madame, s'il vous plaît !

Anaïs accourt aussitôt (elle n'était pas loin).

Le professeur, très sévère, lui montre Séverine du doigt et lui dit :

LE PROFESSEUR

Reprenez-la. Elle ne vaut rien. Et faites-moi venir Charlotte, vite !

ANAISS

Tout de suite.
(A Séverine)
Venez, vous.

Séverine sort de la chambre en compagnie de madame Anais, pendant que le professeur, mécontent, regagne la salle de bains et s'y enferme.

INT. COULOIR ANAIS. JOUR.

Anais appelle Charlotte. Celle-ci, de loin, lui répond.

ANAIIS

Charlotte !

CHARLOTTE, off

Oui madame, je viens !

Anais entraîne Séverine vers le petit salon qui se trouve entre les deux chambres. Anais est fâchée.

ANAIIS, à Séverine

Ce n'est tout de même pas sorcier... Venez par ici.

Elle la fait entrer dans le petit salon.

INT. PETIT SALON ANAIS. JOUR.

Ce petit salon, situé entre la chambre bleue et la chambre rose, est en principe une pièce de réception. C'est là que les clients sont reçus ou qu'à l'occasion ils attendent.

Pour l'instant, il n'y a personne. Madame Anais déplace un petit tableau accroché au mur et découvre un orifice par lequel on peut voir, sans être vu, dans la chambre rose.

ANAIIS, à Séverine

Mettez-vous là. Regardez bien comment fait Charlotte. Et pas de bruit, surtout.

Séverine s'assied et regarde. Anais ressort, la laissant seule.

INT. CHAMBRE ROSE. JOUR.

Dans la chambre rose, que vient de quitter Séverine, la même

scène recommence, mais cette fois avec Charlotte.

Celle-ci vient de rentrer. Elle s'assied sur le lit. Le professeur frappe timidement à la porte de la salle de bains et Charlotte dit d'une voix impérieuse :

CHARLOTTE

Entrez !

Le professeur entre, dans la même tenue, dans la même attitude craintive.

LE PROFESSEUR

Madame la Marquise m'a fait appeler ?

CHARLOTTE, sévère

Oui, Victor.

LE PROFESSEUR, anxieux

Madame la Marquise n'est pas satisfaite de mon service ?

CHARLOTTE

Victor, vous ne faites que des bêtises !

LE PROFESSEUR

C'est vrai... C'est bien vrai, je le reconnaiss...

Il s'avance doucement vers Charlotte, pitoyable, disant :

LE PROFESSEUR

Mais madame la Marquise est si bonne, si bienveillante...

Et si belle, surtout !

CHARLOTTE

Insolent !

Elle montre d'un geste la chambre autour d'elle et ajoute, cherchant un peu ses mots :

CHARLOTTE

Regardez-moi ça, il y a de la poussière partout...
 (Tendant le doigt, cherchant ses mots)
 Et là, voilà, voilà...

LE PROFESSEUR, lui venant en aide

J'ai cassé un vase...

CHARLOTTE

Un vase ! J'en ai par-dessus la tête ! Cette fois, Victor, je vous chasse !

Une lueur de panique s'allume dans les yeux du professeur. Il jette le plumeau à lanières sur le lit, à proximité de la main de Charlotte, et tombe à genoux devant elle, les mains jointes, les larmes aux yeux, suppliant :

LE PROFESSEUR

Oh non ! Non ! Je vous en supplie ! Que madame la Marquise me garde !

Retrouvant un ton normal, tout à coup, autoritaire, ne jouant plus, il dit à Charlotte :

LE PROFESSEUR

Les chaussures, allons.

Charlotte pose ses chaussures, obéissante.

Aussitôt, le professeur redevient le domestique et reprend ses lamentations :

LE PROFESSEUR

Oui, qu'elle me garde près d'elle ! Qu'elle me permette de me racheter ! Je ferai attention, très attention ! Je le jure !

Charlotte a saisi le plumeau et, menaçante, elle le fait voltiger autour d'elle.

Le professeur appuie ses deux mains sur les genoux de Charlotte.

LE PROFESSEUR

Que madame la Marquise me punisse, si elle veut ! Qu'elle me batte ! Qu'elle me piétine, qu'elle m'écrase ! Mais qu'elle ne me chasse pas !

Il appuie fortement ses mains sur les genoux de Charlotte, comme s'il essayait de les écarter. Charlotte se dégage en frappant les bras du professeur, d'un coup sec, avec le plumeau.

CHARLOTTE

Qu'est-ce que vous faites, vieux cochon ?

LE PROFESSEUR

Oh rien, je ne fais rien... Je garde mes distances ! Hé-las !... Ah ! Je ne devrais pas le dire ! C'est un secret ! Madame la Marquise...

Il appuie de nouveau ses deux mains sur les genoux de Charlotte et ajoute :

LE PROFESSEUR

... je vous aime !

CHARLOTTE

Comment ?

D'un coup de pied dans le visage, elle le repousse. Le professeur lâche prise et tombe à la renverse sur le sol en répétant :

LE PROFESSEUR

Je vous aime, madame la Marquise !

Charlotte se lève et brandit son fouet.

Le professeur, retrouvant une voix normale, mais essoufflée, lui dit :

LE PROFESSEUR

Maintenant. Marchez-moi dessus ! Allez-y !

Charlotte, avec ses pieds nus, lui piétine le visage.

mais
INT. PETIT SALON. JOUR.

L'oeil collé à l'orifice clandestin, Séverine ne perd pas un détail de la scène qui se déroule dans la pièce voisine et dont les échos lui parviennent :

CHARLOTTE, off

Espèce de saligaud ! Gros dégoûtant ! Ah, je vais vous apprendre, moi !

LE PROFESSEUR, off

Mais puisque je vous dis... mais puisque je vous dis que je vous aime !

Séverine paraît vivement intéressée.

Anaïs entre et lui dit :

ANAISS

Venez, il y a du monde.

Séverine quitte son siège comme à regret et suit madame Anaïs.

ANAISS
Alors? Vous avez vu? Qu'est-ce que vous en dites?

SEVERINE
Comment peut-on descendre aussi bas?... Vous avez sans doute l'habitude... Mais moi, ça me repugne...

INT. VESTIBULE ANAIS. JOUR.

Anaïs lui jette un regard énigmatique, pensant sans doute que Séverine ne se voit pas telle qu'elle est.

Anaïs et Séverine arrivent dans le vestibule et se trouvent en face d'un asiatique assez peu reluisant, au visage fermé, peu rassurant. Anaïs lui présente Séverine et lui demande :

ANAISS

Ca ira, oui?

L'Asiatique ne répond rien (il ne parle pas le français) et prend un portefeuille crasseux dans sa poche. Il y saisit un billet que madame Anaïs empoche. Ils se comprennent par gestes.

Dès qu'il a payé, il attrape Séverine et l'embrasse violemment dans le cou. Anaïs ouvre la porte de la chambre bleue :

ANAISS

Par ici...

L'Asiatique pénètre rapidement dans la chambre, entraînant Séverine, qu'il tient étroitement enlacée, et la porte se referme sur eux.

INT. LIVING ANAIS. JOUR.

Mathilde est seule dans le living-room.

Elle a entrepris une nouvelle réussite et, en même temps, elle regarde, à la télévision, des annonces publicitaires, ou un autre programme.

Elle attend son tour.

INT. VESTIBULE ANAIS. JOUR.

Anais et Séverine arrivent dans le vestibule et se trouvent en face d'un Asiatique corpulent, au physique de catcheur. Anaïs lui présente Séverine en lui demandant :

ANAIS

Ca ira, oui ?

L'Asiatique hoche la tête et prend dans son portefeuille une petite carte, du même genre que celle du Diners'club.

ANAIS

Qu'est-ce que c'est ?

Elle prend la carte et l'examine pendant que l'homme lui explique :

L'ASIATIQUE

Credit cart...

On voit que la carte porte les mots : GEISHAS'CLUB.

Anais la rend au client en lui disant :

ANAIS

^{reprend} Non, non... Ici, ça ne marche pas...

L'homme ~~remonte~~ sa carte et tend à Anaïs un billet de banque. Elle l'empoche et lui dit :

ANAIS

Très bien. Allez-y.

L'Asiatique prend Séverine, lui mord la nuque et l'entraîne rapidement dans la chambre.

INT. LIVING ANAIS. JOUR.

Mathilde est seule dans le living-room.

Elle a entrepris une nouvelle réussite et, en même temps, elle regarde, à la télévision, des annonces publicitaires, ou un autre programme.

Elle attend son tour.

INT. CHAMBRE SEVERINE. NUIT.

Pierre, dans son lit, à la lueur de sa lampe de chevet, consulte un dossier avant de s'endormir. On entend off, dans la salle de bains, des bruits de flacons heurtés, de tiroirs ouverts et fermés.

Sans lever les yeux, Pierre demande :

PIERRE

Tu auras bientôt fini ?

SEVERINE, off

J'arrive.

En vêtements de nuit, Séverine revient de la salle de bains et s'approche de son lit, qui est entrouvert. Au moment où elle va se glisser dans son lit, elle [] regarde longuement Pierre, qui continue à lire.

Elle se dirige vers Pierre, qui pose son dossier et regarde sa femme. Elle éteint la lampe de chevet, s'assied sur le bord du lit de son mari et lui demande à voix basse :

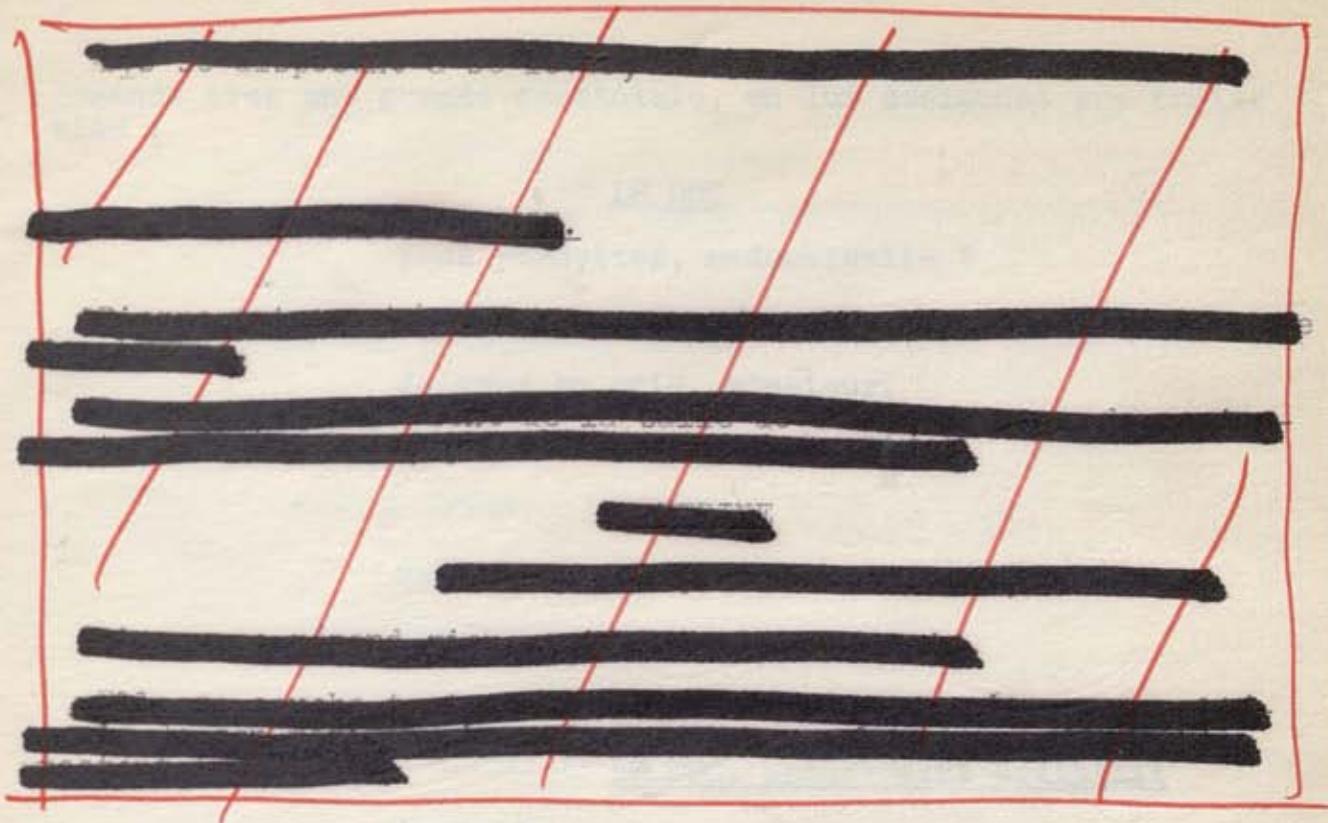
SEVERINE

Tu veux que je reste avec toi ?

PIERRE

Mais oui, bien sûr...

Il prend sa femme dans ses bras.



EXT. CAFE LANDAU. JOUR.

Séverine, seule, est assise à la terrasse du café où nous l'avons déjà vue au cours de la première séquence.

Elle regarde autour d'elle [REDACTED], apparemment heureuse, et soudain son regard étonné se porte sur la rue, devant la terrasse du café. On entend un bruit de grelots.

Séverine voit arriver le même landau que celui qu'elle a déjà vu, attelé des deux mêmes chevaux et conduit par le même cocher en livrée. Le même laquais est assis à côté du cocher, les bras croisés, impassible.

Cependant, cette fois, ce n'est pas Pierre qui est assis dans la voiture, mais un homme âgé que nous ne connaissons pas.

Cet homme descend du landau, vient vers la terrasse du café et commence à s'avancer entre les tables en regardant autour de lui. Il peut avoir entre soixante-cinq et soixante-dix ans. Vêtu de sombre, il porte chapeau, canne, gants, monocle. Très soigné, très distingué, il a beaucoup d'allure.

Il aperçoit Séverine et lui sourit.

Séverine paraît étonnée, et en même temps intéressée. Elle lui rend son sourire.

L'homme s'arrête tout près d'elle, soulève son chapeau et lui

71

demande avec une grande courtoisie, en lui désignant une chaise vide :

LE DUC

Vous permettez, mademoiselle ?

SEVERINE

Je vous en prie, monsieur.

Il prend place à côté d'elle et demande :

LE DUC

Mademoiselle... ou madame ?

SEVERINE

Mademoiselle.

LE DUC, apparemment satisfait

Parfait...

Et... Comment vousappelez-vous ?

SEVERINE

Belle de Jour.

LE DUC

C'est charmant.

Les deux mains appuyées sur sa canne, il commence à regarder autour de lui, en parlant de choses et d'autres.

LE DUC

Quelle radieuse matinée...

SEVERINE

En effet.

LE DUC

Rien ne me réjouit comme le soleil d'automne...
(Regardant Severine)
Pas vous ?

SEVERINE

Si. Moi aussi.

D'un geste, avec sa canne, il montre les immeubles qui les entourent et la rue.

LE DUC

Comme le monde change... Savez-vous qu'à l'époque de la jeunesse de mon grand père, ce carrefour était encore un coupe-gorge ?

SEVERINE, polie

Ah ?

Le duc regarde de nouveau Séverine et passe aisément du coq à l'âne.

LE DUC

Je vous trouve très élégante.

SEVERINE

Merci, monsieur...

LE DUC

Mais quel malotru je fais ! Je ne me suis même pas présenté !

Il prend une carte de visite et la lui tend.

On distingue, sur cette carte, une couronne ducale.

Séverine saisit la carte et l'examine pendant que le duc poursuit :

LE DUC

Aimez-vous l'argent ?

SEVERINE

Oui.

LE DUC

Sans cela, vous ne seriez point femme...

Je vous en donnerai beaucoup si vous m'accompagnez chez moi...

SEVERINE

Chez vous ?

Le duc, bien que sachant apparemment à qui il a affaire, craint de ne pas s'être bien fait comprendre.

LE DUC

Ne vous méprenez pas... Il s'agit d'une cérémonie... religieuse en quelque sorte, à laquelle je tiens beaucoup..

Il la regarde attentivement et continue :

LE DUC

Si vous consentiez à venir, vous feriez de moi un homme heureux. Vous êtes exactement la jeune fille que je cherche.

Il se lève et s'incline légèrement devant elle, en lui demandant :

LE DUC

Je vous emmène ?

Très docile, Séverine répond en se levant :

SEVERINE

Oui, monsieur. Je viens.

Le duc offre son bras à Séverine et ils quittent la terrasse.

On les voit monter dans le landau qui attend.

EXT. HOTEL DUC. [REDACTED] JOUR.

C'est la façade d'un vieil hôtel particulier, à Paris (par exemple un de ceux du Marais, de la place des Vosges).

Le landau est arrêté devant l'entrée de l'hôtel.

INT. BOUDOIR DUC. JOUR.

Séverine se trouve dans une petite pièce de l'hôtel particulier du duc. Avec elle, un personnage que nous ne connaissons pas, le majordome.

Celui-ci a ouvert une armoire. Il y prend un carton à chapeaux, l'ouvre et y saisit un voile de dentelle noire qu'il tend à Séverine en lui disant :

LE MAJORDOME

Tenez, mettez ceci, s'il vous plaît...

Il l'aide à fixer le voile sur ses cheveux. Il se montre extrêmement aimable et différent à l'égard de Séverine.

Dans une pièce voisine, on entend la voix d'un prêtre psalmodier une prière de la messe.

Le majordome entrouvre discrètement une porte et regarde dans la pièce voisine.

INT. CHAPELLE DUC. JOUR.

Cette pièce est une chapelle.

Au centre est dressé un catafalque, recouvert d'un drap noir à ornements d'argent, entouré de cierges allumés.

Un prêtre, assisté d'un enfant de chœur, est en train de dire la messe des morts, qui touche à sa fin. Se retournant, il dit en effet :

LE PRETRE

Ite missa est...

LE DUC ET L'ENFANT DE CHOEUR

Deo gratias...

Le duc est agenouillé sur un prie-dieu, la tête dans ses mains. Il est le seul à assister à la messe.

INT. BOUDOIR DUC. JOUR.

Le majordome revient vers Séverine en lui disant :

LE MAJORDOME

Ce sera bientôt fini. Vous êtes prête ?

SEVERINE

Mais de quoi s'agit-il ?

Tout en arrangeant les plis du voile de dentelle, le majordome répond, toujours courtois :

[REDACTED]

[REDACTED]

LE MAJORDOME

N'ayez aucune appréhension. Vous savez, celles qui vous ont précédée ne demanderaient qu'à revenir... Mais monsieur le duc est très strict sur ce point...

Entendant un bruit de claquoir dans la pièce à côté :

LE MAJORDOME

Je crois que c'est le moment.

Il regarde de nouveau par l'entrebaïlement de la porte et fait un signe à Séverine :

LE MAJORDOME

Oui. Venez.

Ils passent tous les deux dans la chapelle.

INT. CHAPELLE DUC. JOUR.

La chapelle est vide. Le majordome défait le catafalque et aide Séverine à se coucher dans le cercueil. Il lui fait, en même temps, ses dernières recommandations :

LE MAJORDOME

Voilà... L'essentiel est de ne pas bouger. Joignez les mains, fermez les yeux... Respirez aussi facilement que possible...

Je vous laisse...

Il se retire, laissant Séverine seule dans la chapelle, après avoir arranger les plis du voile de dentelle autour d'elle.

Séverine, les yeux clos, les mains jointes, attend quelques instants.

Le duc à son tour pénètre dans la chapelle, referme soigneusement la porte derrière lui et s'approche lentement du catafalque.

Le duc s'arrête et, en silence, il regarde Séverine attentivement. Il pose un genou à terre, si bien que son visage se trouve tout près de celui de Séverine.

Il paraît très ému. Une larme glisse sur sa joue..

LE DUC

Comme tu es belle... Ta peau est encore plus blanche...

Il effleure de la main les cheveux de Séverine.

LE DUC

Tes cheveux sont encore plus doux...

Il touche très légèrement la peau de son visage.

LE DUC

Ma fille bien aimée... Que ton visage est froid... Tu te souviens ? Hier encore nous avons joué ensemble, nous avons ri, nous avons chanté...

Et maintenant tu ne dis rien, tu ne bouges plus...

Baissant la tête, comme si un remords obscur l'étreignait: ■

LE DUC

Je souhaite que tu m'aies pardonné... Ce n'était pas ma faute... Je t'aimais trop...

(Relevant la tête)

Nous sommes seuls, les portes sont fermées...

Maintenant tes yeux ne s'ouvriront plus, ■, tes membres sont ■ la vermine dévore ton cœur... *rigidis*

Et cette ■ odeur de fleurs mortes...
gnisante

Sa voix ne cesse de baisser et finalement on n'entend plus ce qu'il dit. Il continue pendant un petit moment à remuer les lèvres, l'air égaré.

Puis il se fige. Son regard semble halluciné. Pendant quelques secondes il regarde fixement le visage de Séverine.

Brusquement il se baisse et disparaît derrière le catafalque.

On l'entend gémir. Séverine ouvre les yeux et se redresse lentement, sans faire le moindre bruit.

Elle réussit à se pencher par-dessus le bord du cercueil. Nous ne voyons pas ce qu'elle voit, mais seulement son visage, à elle. Elle est intéressée, un peu écoeurée.

INT. ANTICHAMBRE DUC. JOUR.

Le majordome, un moment plus tard, pénètre dans l'antichambre de l'hôtel particulier et y rencontre Séverine qui, debout, paraît attendre.

L'attitude du majordome a radicalement changé. C'est sur un ton très violent, très méprisant, qu'il dit à Séverine :

LE MAJORDOME

Qu'est-ce que vous attendez ? Vous n'êtes pas encore partie ?

On entend au dehors le bruit de la pluie et Séverine, surprise par l'attitude du majordome, dit, comme si elle voulait chercher une excuse :

SEVERINE

Il pleut et...

LE MAJORDOME

Et alors ?

Il la saisit par le bras et l'entraîne vigoureusement vers la porte en ajoutant :

LE MAJORDOME

Voulez-vous me foutre le camp, oui ?

D'une poussée brutale, il la projette sur le sol de l'antichambre.

Ensuite il prend le sac à main que Séverine avait laissé sur un meuble, le lui lance et s'écrie, hors de lui :

LE MAJORDOME

Allez ! Dehors !

Elle ramasse son sac, dont le contenu s'est éparpillé sur le sol, se relève en toute hâte, très effrayée, et court vers la porte.

Le majordome la poursuit. Il arrive à la porte avant elle, l'ouvre.

D'une bourrade, il pousse Séverine dehors.

(La fin de cette séquence est unie à la séquence suivante par un rapide mouvement d'appareil, afin de sauvegarder la continuité).

EXT. CHAMPS-ELYSEES. JOUR.

Une jeune vendeuse de journaux s'avance sur un des trottoirs des Champs-Elysées en criant :

LA VENDEUSE

New-York Times ! New-York Times !

Un homme lui achète un journal et pénètre dans un immeuble commercial. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, très fort, large d'épaules. Son visage, taillé à la hache, peut paraître tantôt débonnaire, tantôt redoutable. Il s'appelle Hippolyte et on le surnomme le Syrien.

Quelques instants après qu'Hippolyte a pénétré dans l'immeuble, arrive un homme sombrement vêtu qui porte une serviette noire et qui marche vite.

Derrière lui, à quelques mètres, marche du même pas un jeune homme, grand et sec, nerveux, qui présente une cicatrice sur le visage. Il s'appelle Marcel. Son visage n'a rien de rassurant, tout au contraire.

A leur tour, ils pénètrent tous les deux dans l'immeuble commercial.

EXT. HALL IMMEUBLE COMMERCIAL. JOUR.

L'homme qui porte la serviette noire (un encaisseur) s'approche d'un des ascenseurs. Il paraît un peu inquiet et jette un rapide coup d'œil vers Marcel, qui le suit comme son ombre. Visiblement, l'encaisseur se méfie de cet individu aux allures assez équivoques.

Attendant l'ascenseur, ils retrouvent Hippolyte, qui apparemment ne les connaît pas. Il a le nez plongé dans le New-York Times et paraît ne se soucier en aucune manière de l'arrivée des deux hommes.

L'encaisseur est rassuré par la présence de ce troisième personnage.

L'ascenseur arrive. Hippolyte ouvre la porte, prie les deux autres de passer et entre à son tour.

Il referme la porte de la cabine.

INT. ASCENSEUR IMMEUBLE COMMERCIAL. JOUR.

Hippolyte se retourne vers les deux autres et leur demande, très correctement :

HIPPOLYTE

Quel étage ?

L'ENCAISSEUR

Quatrième, s'il vous plaît.

MARCEL

Sixième.

Hippolyte appuie sur les deux boutons. L'ascenseur démarre. Ils ne sont que tous les trois dans la cabine. Hippolyte plie soigneusement son journal et le glisse dans sa poche.

Brusquement, entre le premier et le second étage, Hippolyte, d'un geste très vif, tend la main, fait manœuvrer la poignée de la porte et bloque la cabine entre les deux étages.

Très inquiet, l'encaisseur s'écrie :

L'ENCAISSEUR

Hé ! Qu'est-ce que vous faites ?

Il essaye de refermer la porte. Hippolyte lui saisit fermement le poignet et lui dit :

HIPPOLYTE

Doucement, doucement mon vieux...

L'encaisseur s'affole. Il plonge son autre main dans la poche intérieure de son veston pour y saisir son arme, en même temps qu'il veut crier :

L'ENCAISSEUR

Mais dites donc... Au vol ...

Il ne va pas plus loin. Marcel lui assène un violent coup de matraque sur le crâne. L'homme tombe, inanimé.

Hippolyte et Marcel, les deux complices, ouvrent sa serviette et s'empare rapidement des liasses de billets qu'elle contient. Tout s'est passé très vite.

Hippolyte referme la porte de la cabine et appuie sur le bouton

correspondant au ~~à~~ deuxième étage.

La cabine repart.

EXT. PALIER ET ESCALIER IMMEUBLE COMMERCIAL. JOUR.

Hippolyte et Marcel sortent ensemble de l'ascenseur sur le palier du deuxième étage. Ils referment la porte. L'ascenseur continue à monter.

Les deux hommes redescendent par l'escalier, sans se presser outre mesure. Cependant, ils ne restent pas côte à côte. Marcel descend le premier, assez rapidement.

Hippolyte le laisse prendre un peu d'avance et descend plus tranquillement.

EXT. CHAMPS-ELYSEES. JOUR.

Marcel sort le premier et s'en va vers la droite, seul.

Quelques instants plus tard, Hippolyte franchit le seuil de l'immeuble commercial, en dépliant son journal, et s'en va, lui, vers la gauche.

INT. VESTIBULE ANAIS. JOUR.

Entendant sonner à la porte d'entrée, Anaïs accourt, venant du living-room.

Elle ouvre et se trouve en présence d'Hippolyte et de Marcel. Celui-ci se tient un peu en retrait.

ANAÏS

Hippolyte !... Ca par exemple... [REDACTED]

HIPPOLYTE

Salut, Anaïs. On peut entrer ?

ANAI

Mais je pense bien !

Elle s'efface et laisse entrer les deux hommes.

INT. LIVING ANAIS. JOUR.

Les trois femmes sont dans le living-room. Séverine achève de se recoiffer, Charlotte se fait les ongles. Mathilde, plus curieuse, s'est levée. Par la porte entrouverte, elle regarde dans le vestibule.

MATHILDE, peu contente

C'est Hippolyte...

CHARLOTTE, avec un léger sursaut

Le Syrien ?

MATHILDE

Oui...

Cette nouvelle paraît mettre Charlotte de méchante humeur.

CHARLOTTE

J'espérais qu'on serait débarrassé de lui...

Mathilde, qui regarde toujours, ajoute :

MATHILDE

Ils sont deux... L'autre, j'vois pas qui c'est.

SEVERINE

Qui est-ce, Hippolyte ?

CHARLOTTE

Ve t'en savoir. Un drôle de zigue.

MATHILDE, qui revient

Quand il a de l'argent, il a les mains trouées/...

CHARLOTTE

Mais quand il est fauché, c'est gratis pour monsieur...

[REDACTED]

[REDACTED]

[REDACTED]

Elles sont interrompues par la voix de madame Anais qui les appelle :

ANNAIS off
les enfants
Venez par ici, toutes les trois !

Elles sortent en file indienne. Charlotte soupire. Elle n'y va qu'à contre-coeur.

INT. VESTIBULE ANAIS. JOUR.

Charlotte, Mathilde et Séverine traversent le vestibule. Madame Anais, qui est sur le pas de la porte de la chambre rose, leur fait signe :

ANNAIS

Venez !

Les trois femmes entrent dans la chambre.

INT. CHAMBRE ROSE. JOUR.

Elles se trouvent en face d'Hippolyte et se tiennent debout, immobiles, un peu gênées.

Débonnaire et souriant, Hippolyte est assis sur un fauteuil, une cigarette aux lèvres.

Marcel, le jeune homme, est debout, apparemment perdu dans la contemplation d'une gravure accrochée au mur. A l'égard des femmes, il paraît beaucoup plus timide qu'Hippolyte. Pour le moment, il affecte d'ignorer leur présence.

Hippolyte, lui, les regarde bien en face, toutes les trois, une après l'autre, puis il demande avec bonhomie :

HIPPOLYTE

Ca va ?

CHARLOTTE

Très bien... Et vous ?

On le fait / HIPPOLYTE, toujours souriant
 [REDACTED] aller, merci.

CHARLOTTE

Il y a des mois qu'on ne vous a pas vu.
 Hippolyte fait un geste incompréhensible et répond:
HIPPOLYTE [REDACTED]

J'étais en voyage.

MATHILDE

Vous nous manquiez, monsieur Hippolyte.

HIPPOLYTE, assez incrédule

Ah oui ?

Pour lui parler, les deux femmes ont pris un sourire commercial. Elles s'efforcent d'être aimables. Hippolyte, de son côté, ne cesse de sourire et, comme il est riche depuis une heure, il va se montrer généreux. Se tournant vers Anaïs, il lui dit en effet :

HIPPOLYTE

Mets trois bouteilles au frais, Anaïs. Et du bon.

ANAÏS

Tout de suite.

Elle sort. L'annonce d'Hippolyte a détendu Charlotte et Mathilde, car cela semble indiquer qu'il a de l'argent.

Il fait un geste en direction de Marcel, qui ne s'est pas encore mêlé à la scène, et dit :

HIPPOLYTE

Je vous ai amené quelqu'un. C'est un ami. Il faudra le traiter gentiment.

MATHILDE

Bien sûr, monsieur Hippolyte.

Marcel se retourne rapidement vers les trois femmes, sans les saluer, sans desserrer les lèvres. Son regard rencontre celui de Séverine.

Séverine le regarde. Elle paraît frappée par ce nouveau venu.

Hippolyte à son tour regarde Séverine. Il tapote doucement son genou, pour qu'elle vienne s'y asseoir, et lui dit :

HIPPOLYTE

un peu
Viens ici, toi, la nouvelle.

Séverine, qui regardait Marcel, reporte son attention sur Hippolyte et, docile, elle fait un pas vers lui.

Brusquement, derrière Hippolyte, Marcel dit d'une voix très calme :

MARCEL

Laisse-la moi.

Séverine s'arrête. Un silence.

Charlotte et Mathilde regardent les deux hommes avec une certaine inquiétude, comme si elles redoutaient un affrontement entre eux. Elles savent que d'ordinaire on ne parle pas sur ce ton à Hippolyte.

Cependant, Hippolyte n'a pas perdu son sourire. Il se retourne lentement vers Marcel et lui dit :

HIPPOLYTE

Prends-la, petit, si tu la veux... Et amuse-toi, c'est de ton âge...

Marcel, la tête basse, passe devant Hippolyte, qui le suit des yeux.

Il fait un petit signe de tête à Séverine et sort le premier. Elle le suit.

Hippolyte, quand ils sont sortis, remarque en hochant la tête :

HIPPOLYTE

Si ce n'était pas lui...

CHARLOTTE

Dites donc, il a l'air timide, votre ami.

HIPPOLYTE, après un temps, sérieux

Timide n'est pas le mot.

INT. COULOIR ANAIS. JOUR.

Marcel marche le premier, suivi par Séverine.

Il ouvre la porte de la chambre bleue, entre le premier. Séverine le suit, docile.

INT. CHAMBRE BLEUE. JOUR.

Dès que Séverine est entrée, Marcel referme la porte de la chambre d'un coup de pied et regarde longuement cette femme qu'il ne connaît pas. Pendant toute la scène, il ne cessera de lui parler et de la regarder avec toutes les apparences du plus complet mépris.

Séverine va s'allonger sur le lit en défaissant la ceinture de son peignoir. Elle attend.

Marcel reste près de la porte, le dos appuyé au mur. Après un moment de silence il demande du bout des lèvres :

MARCEL

Tu t'appelles ?

SEVERINE

Belle de Jour...

MARCEL

Et après ?

SEVERINE

C'est tout.

Marcel hoche la tête, reste un instant silencieux, puis il indiste :

MARCEL

Tu te méfies de moi ?... Je veux savoir ton nom.

SEVERINE

Belle de Jour.

Les mains dans les poches, Marcel s'éloigne du mur et vient lentement vers elle.

Instinctivement, elle recule un peu, sur le lit, comme si elle avait peur.

MARCEL

Pourquoi ?... La nuit, tu n'es pas là ?

SEVERINE

Non.

MARCEL

Tu es libre ?

Séverine ne répond pas et se contente de hausser légèrement les épaules.

MARCEL

En tout cas, tu n'es pas bavarde...

D'un mouvement assez vif, il tend une main vers elle. Par réflexe, elle s'écarte, comme si elle avait peur d'être frappée. Marcel rit et la rassure :

MARCEL

N'aie pas peur...

Achevant son geste, il lui saisit la nuque, attire son visage vers lui et l'embrasse sur les lèvres. Elle s'abandonne entre ses bras, obéissante.

Quand ils se séparent, un instant plus tard, elle lui demande :

SEVERINE

Tes/
dents ?...

Marcel sourit. Il montre ses dents, qui sont toutes en or, et répond :

MARCEL

Fauchées d'un seul coup... Ça te gêne ?

SEVERINE

Non...

Il la tient contre lui et demande de nouveau :

MARCEL

Je veux savoir ton nom...

Elle ne lui répond pas et, cette fois, c'est elle qui l'attire. Ils roulent enlacés sur le lit.

INT. LIVING ANAIS. JOUR.

Hippolyte, une bouteille de champagne à la main, achève de remplir les coupes des trois femmes, Anaïs; Charlotte et Mathilde. On trinque et on boit.

Hippolyte repose sa coupe et remarque :

HIPPOLYTE

Pas tout à fait assez frais...

Il replonge la bouteille dans un seau à glace et la fait tourner au milieu des glaçons. Sur la table, il y a deux autres bouteilles de champagne qui rafraîchissent, l'une dans un second seau à glace, l'autre dans un récipient de fortune.

Anaïs repère la manchette du New-York Times qui dépasse de la poche d'Hippolyte et lui demande en souriant, très étonnée :

ANAÏS

Tu lis l'anglais, maintenant ?

HIPPOLYTE

Dieu m'en garde.

ANAÏS
Et alors ?
HIPPOLYTE, vague
Bartfai...

Il montre à Charlotte une des bouteilles pleines et lui dit :

HIPPOLYTE, à Charlotte

Tu prendras celle-là dans la chambre. Pour nous.

(A Anaïs, montrant l'autre bouteille :)
L'autre, elle est pour Marcel.

Charlotte sort en emportant la bouteille. Hippolyte va pour la suivre quand Anaïs lui demande :

ANAÏS

C'est qui, ton ami ?

Hippolyte se retourne, laissant sortir Charlotte, et dit très sérieusement :

HIPPOLYTE

Il m'a sauvé la vie l'année dernière. Je l'aime comme mon fils...

(Un temps)

Sans ça, tu crois que je lui aurais laissé la blonde ?

De nouveau, il va pour sortir, puis s'arrête et demande :

HIPPOLYTE, hostile

D'où elle sort, celle-là ?

Anaïs a un geste vague, sans répondre. Elle boit une gorgée de champagne.

Hippolyte ajoute :

HIPPOLYTE

Elle a des demandes ?

MATHILDE

I, n'y en a que pour elle... Elle a bon genre, et puis...

HIPPOLYTE

Quoi ?

Mathilde ne sait comment s'expliquer. C'est madame Anaïs qui dit à Hippolyte, très simplement :

ANAÏS

C'est une perle.

Hippolyte hoche la tête. Il a compris. Il réfléchit un instant, puis son regard se repose sur Mathilde.

HIPPOLYTE, à Mathilde

Toi, je parie que t'as pas dérouillé, aujourd'hui ?

Mathilde secoue la tête, un peu confuse.

Hippolyte prend une épaisse liasse de billets dans sa poche (les

billets qui ont été pris dans la serviette de l'encaisseur) et, se détournant légèrement pour ne pas ~~les~~ montrer, il en détache un et le donne à Mathilde.

HIPPOLYTE

Tiens.

MATHILDE

Oh, merci, monsieur Hippolyte.

HIPPOLYTE, *bourru*

Tu me remercieras plus tard.

It sort.

INT. CHAMBRE BLEUE, JOUR.

Marcel et Séverine sont allongés côte à côte sur le lit. Marcel est torse nu. Séverine est blottie tout contre lui.

Elle caresse doucement une de ses épaules et son doigt rencontra une cicatrice.

SEVERINE

Qu'est-ce que tu as là ?

MARCEL

Une boutonnière.

SEVERINE

Un coup de couteau ?

MARCEL.

Possible ...

Séverine appuie sa tête contre son épaule.

Elle tend sa main devant ~~l'autre~~ et ajoute :
elle

SEVERINE, heureuse

Regarde ma main... Elle tremble encore...

Un temps. Marcel laisse tomber du bout des lèvres :

MARCEL

Je peux te le dire: tu me plais...
(La regardant)
Pourquoi viens-tu ici ?

SEVERINE

Ne me demande rien.

Elle se soulève légèrement, comme pour s'en aller. Marcel la prend par le bras et la force à rester près de lui.

MARCEL

Reste...

Elle s'allonge de nouveau près de lui, docile. Marcel dit :

MARCEL

Je t'aurais bien gardée jusqu'à ce soir /
Mais je ne peux pas.

SEVERINE, comme une prière

Tu reviendras ?

MARCEL

Peut-être...

Se méprenant sur cette réponse, Séverine lui propose timidement :

SEVERINE

Si tu n'as pas d'argent, je peux...

MARCEL

De l'argent ?

Touché au vif, il se lève d'un bond, plonge une main dans une des poches de son veston, y prend une des liasses de billets qu'il a volés le jour même et le brandit devant Séverine.

MARCEL

Regarde...

Un silence. Marcel remet l'argent dans sa poche et regarde Séverine ~~avec arrogance~~.

SEVERINE

Tu me fais peur...

Il vient s'allonger à côté d'elle, de nouveau, la prend dans ses bras. Nous les laissons enlacés l'un à l'autre.

EXT. PLAGE. JOUR.

C'est une plage immense du midi de la France, déserte, un jour d'automne ou d'hiver.

Pierre et Séverine, en costumes de sport, assez chaudement vêtus, s'avancent à pied sur cette plage où ils sont seuls. Un peu à l'écart ils ont abandonné deux chevaux, attachés à un arbre.

Ils semblent maussades et Pierre dit, sans regarder sa femme :

PIERRE

Tu vois bien que tu t'ennuies...

SEVERINE

Mais non, je ne m'ennuie pas... J'ai envie de rentrer à Paris, c'est différent...

Ils marchent un instant en silence et Pierre reprend :

PIERRE

Tu peux tout me dire, absolument tout, tu le sais...

Et tu me caches quelque chose...

Séverine ne dit rien. Pierre lui jette un regard et continue :

PIERRE

Si tu voulais me confier ce qui t'embarrasse, je pourrais peut-être t'aider...

SEVERINE

Mais te confier quoi ?

PIERRE, baissant la voix

Que tu aimes quelqu'un, Séverine...

SEVERINE

Quelqu'un d'autre que toi ?

PIERRE

Oui.

SEVERINE, sincère

Ce n'est pas possible, tu le sais bien.

Pierre s'arrête, au bord de l'eau. Il oblige Séverine à s'arrêter, elle aussi, la saisit par les bras et, la regardant en face, lui dit :

PIERRE

Si je t'ai proposé ces petites vacances, c'était pour savoir si quelque chose te retenait à Paris...

(Il la lâche)

Je ne me trompais pas, puisque tu veux rentrer.

Il se remet à marcher et elle le suit.

PIERRE

Mais surtout, il y a toujours chez toi cette...

(I, hésite, comme s'il n'osait pas) ^{rarement}
... cette distance... Je ~~—~~ t'ai ~~—~~ sentie
tout à fait près de moi... ~~—~~ ^{Très rarement...}

SEVERINE

Excuse-moi.

PIERRE

C'est sans doute ma faute.

Séverine vient près de lui, lui saisit une main.

SEVERINE

Et tu crois que, malgré ça, je ne peux pas t'aimer ?

Pierre a un petit geste évasif.

PIERRE

Je crois, oui...

SEVERINE

Je ne sais pas comment te l'expliquer... Il y a tant de choses que je voudrais comprendre... Des choses qui me concernent...

(Tendre)

Ce que j'éprouve pour toi n'a rien à voir avec le plaisir... C'est bien au-delà...

Elle se blottit contre lui.

SEVERINE

Je ne te demande pas de me croire, mais jamais je ne me suis sentie aussi proche de toi...

Depuis quelque temps, surtout...

Pierre n'est pas entièrement convaincu et c'est d'un ton assez froid qu'il demande :

PIERRE

Tu veux rentrer à Paris ?

Séverine fait un dernier effort :

SEVERINE

Pierre, je te le répète, ce n'est pas que je m'ennuie avec toi. Pas une seconde. Si tu veux, nous restons encore une semaine...

Pierre s'écarte d'elle et dit, sans joie :

PIERRE

Non, non. Nous rentrons demain.

D'ailleurs, il faut que je rentre.

Ils font demi-tour et reviennent vers les chevaux en suivant la grève.

Pierre marche le premier. Séverine le suit à quelques mètres.

INT. BAR SPORTS D'HIVER. JOUR.

, Brusquement apparaissent quelques fragments de la scène qui s'est déroulée dans le bar de la station de sports d'hiver. Guy revoit plus particulièrement Husson s'adressant à Séverine.

Celle-ci, comme fascinée, le regard fixe, l'écoute.

INT. BAR PIGALLE. JOUR.

Il s'agit d'un petit bar de Pigalle assez mal fréquenté d'ordinaire, mais pour l'instant tranquille et à peu près vide.

Marcel et Hippolyte sont assis côte à côte à une table. Le patron leur sert deux verres et, voyant l'air sombre et pensif de Marcel, lui demande :

LE PATRON

Des soucis, monsieur Marcel?

Marcel ne daigne pas répondre. Hippolyte fait au patron un petit geste, pour lui recommander de se taire et de s'en aller.

Le patron s'en va et, après un silence, Hippolyte dit à Marcel, quand ils sont seuls :

HIPPOLYTE

vus /

Des mordus, j'en ai [REDACTED], mais comme toi jamais.
(Marcel ne dit rien)
Une femme [REDACTED] que tu connais à peine... Elle s'est tirée ? Bon voyage. Tu en trouveras dix, [REDACTED]

MARCEL, incisif

Tais-toi, tu veux ?

Hippolyte ne se tait pas. C'est avec une violence pleine de mépris qu'il dit à Marcel :

HIPPOLYTE

lardon /

Je suis déçu. Tu te conduis comme un [REDACTED], pas comme un homme.

Marcel relève la tête et a un mouvement vers Hippolyte, comme s'il ne pouvait pas supporter ce qu'il vient d'entendre.

Mais Hippolyte, très calme, lui dit à voix basse :

HIPPOLYTE

Gaffe, ils s'amènent.

Deux hommes aux allures peu rassurantes viennent en effet de pénétrer dans le bar. Ils saluent le patron d'un signe de tête et, sans un mot, lentement, ils viennent s'asseoir à la table de Marcel et Hippolyte, en face d'eux.

L'un est petit, agité, avec un visage grêlé. L'autre est massif, taciturne.

Le patron, sans bouger du bar, leur demande :

LE PATRON

Et pour ces messieurs ?

LE GRELE

Rien. On ne reste pas.

Les rapports entre les quatre hommes paraissent assez tendus. Ils s'observent un instant, puis Hippolyte dit, du bout des lèvres, menaçant :

HIPPOLYTE

On vous a attendus, jeudi.

LE GRELE

Et alors ?

HIPPOLYTE, le regardant

La prochaine fois, on n'attendra pas, vu ?

Le grêlé hoche la tête, montrant par là qu'il a compris, et ajoute :

LE GRELE

Aujourd'hui aussi, on a failli ne pas venir.

HIPPOLYTE

Ah oui ?

LE GRELE

l'inflation /

On trouve que [REDACTED] a assez duré.
(Avec un geste vers Marcel)

Vous commencez à nous courir, toi et ta petite frappe...

La main de Marcel plonge vivement vers sa ceinture et réapparaît, armée d'un poignard. Il lance son bras vers le grêlé.

Hippolyte est plus rapide encore. Sa main saisit au vol le poignet de Marcel et l'empêche, par la force, d'achever son geste.

HIPPOLYTE, avec beaucoup d'autorité

bruit
Pas de [REDACTED] avec ces dégonflés.

Marcel range son arme comme à regret, cependant que le patron, du comptoir, leur dit :

LE PATRON

Dites donc, si vous voulez vous expliquer, il...

Hippolyte le coupe sèchement, avec un regard méchant :

HIPPOLYTE, au patron

Ta gueule, toi.

Hippolyte a maintenant la situation bien en main. Il regarde un instant en silence le grêlé et son acolyte, puis il tend vers eux une main ouverte et dit :

HIPPOLYTE, au grêlé

La neige. Tu l'as sur toi, on le sait.

Le grêlé hésite un peu, lance un regard à son compagnon, puis il prend dans sa poche un petit paquet et le fait glisser sur la table en direction d'Hippolyte. Celui-ci fait rapidement disparaître le paquet dans ses vêtements et ajoute :

HIPPOLYTE

On ne vous retient plus.

Les deux hommes se lèvent. Au moment où ils vont quitter la table, Marcel lève les yeux vers le grêlé et dit d'une voix calme :

MARCEL

Pour la petite frappe, on se reverra.

LE GRELE, assez peu rassuré

Si tu veux.

Les deux hommes s'éloignent, saluent nonchalamment le patron et quittent le bar.

Hippolyte allume tranquillement une cigarette. Marcel jette un coup d'œil à sa montre et se lève :

HIPPOLYTE

Où vas-tu ?

MARCEL

Téléphoner.

HIPPOLYTE

Encore !

Marcel ne répond rien et se dirige vers un appareil de téléphone posé sur le comptoir.

Pendant qu'il compose son numéro, Hippolyte boit une gorgée de son apéritif et échange un regard [REDACTED] avec le patron du bar.

Discrettement, le patron rend à Hippolyte son regard. Les deux hommes paraissent considérer Marcel avec curiosité, inquiétude chez Hippolyte, un peu de condescendance apitoyée chez le patron.

Marcel obtient son numéro et parle à voix basse :

MARCEL

Anaïs ? C'est Marcel... Du neuf ?

Nous n'entendons pas la réponse d'Anaïs, mais le visage de Marcel s'éclaire d'un sourire fugitif.

MARCEL

Depuis quand ?...

Je viens.

accroché et

Il retourne à la table. Sans se rasseoir, il finit son verre d'un trait et dit à Hippolyte :

MARCEL

A ce soir, Hippolyte.

Hippolyte le regarde partir. Il appelle d'un geste le patron du bar afin de lui régler les consommations. Le patron vient auprès de lui. Le patron lui tend un billet tout en murmurant :

HIPPOLYTE

Quelle plaie, les gonzesses...

LE PATRON

Ca, on peut le dire.

(Montrant Marcel qui s'en va)
Il est accroché ?

HIPPOLYTE, hochant la tête

Lui, quand ça le prend, il ne sait plus ce qu'il fait, il en devient fou...

Ca lui a déjà joué des tours.

Il se lève pendant que le patron lui rend la monnaie et ajoute :

HIPPOLYTE

Mais il a toujours eu ce défaut. J'y peux rien.

LE PATRON, revenant vers la caisse

Et les frangines, moi je te le dis, c'est fatal.

INT. LIVING ANAIS. JOUR.

Séverine se trouve dans le living-room en la seule compagnie de Mathilde. Séverine feuille une revue pendant que Mathilde fait des mots croisés, assez péniblement.

Elle bute sur un mot et demande à Séverine :

"Il eut son père sur le dos", en quatre lettres, la seconde est un...

Séverine l'interrompt sans lever les yeux de sa revue :

SEVERINE

Enée. Avec un e à la fin.

MATHILDE, écrivant

C'est vrai, ça revient souvent dans les mots croisés.

(Admirative)

Tu en sais, des choses...

Au début de ce bref dialogue, on a entendu la sonnette de la porte d'entrée. Madame Anais apparaît et dit à Séverine :

ANAINS

C'est lui. Il / vous attend.

Séverine se lève aussitôt et sort.

INT. CHAMBRE [REDACTED] ROSE. JOUR.

Marcel, seul, marche de long en large dans la chambre, nerveux, avec par instants un mauvais sourire.

Séverine paraît. Elle sourit à Marcel, qu'elle paraît heureuse de revoir, et vient vers lui.

SEVERINE, gaie

Bonjour, tu vas bien ?

Marcel l'évite, passe près d'elle et va fermer la porte d'un coup de pied. [REDACTED]

MARCEL

Pourquoi es-tu partie ? Où étais-tu ?

SEVERINE

J'ai dû quitter Paris pendant quelques jours, je t'expliquerai.

Marcel défait rapidement sa ceinture et marche sur elle, menaçant. *Sa ceinture est ornée d'une grosse boucle en cuivre.*

MARCEL

Moi aussi, je vais t'expliquer... Et te laisser ~~—~~
~~ma signature ...~~

SEVERINE

Ne me touche pas le visage !
(Se cachant le visage dans ses mains)
Ne me touche pas !

Marcel lève le bras et frappe sèchement. Séverine reçoit le coup sur les avant-bras. En un mouvement très vif, elle réussit à saisir la lanière à deux mains. Elle attire Marcel tout près d'elle.

Elle lui dit, avec la plus grande fermeté :

SEVERINE

Si tu recommences, je m'en vais... Et tu auras beau faire, tu ne me reverras plus...

Ils s'affrontent un instant en silence. Séverine paraît très résolue. Marcel laisse retomber son bras.

MARCEL

Ca va pour cette fois...

Il la prend contre lui, la serre dans ses bras et, changeant de ton :

MARCEL

Tu m'as manqué... Je ne devrais pas te le dire, mais je t'ai attendue... Je veux te voir plus souvent, maintenant, la nuit aussi...

SEVERINE

Ca ne te suffit pas que je vienne ici tous les jours ?

MARCEL

Non.

SEVERINE

Mais tu sais bien que je ne suis pas libre...

MARCEL

Je m'en fous.

(Un temps)

Je n'y comprends rien. Tu as l'air de te plaire avec moi...

SEVERINE, à voix basse

Beaucoup... Mais ça ne suffit pas...

MARCEL

[redacted] C'est l'autre que tu aimes ?

Severine hoche la tête sans répondre. Marcel ne peut pas comprendre et s'écrie, irrité :

MARCEL

Pourquoi viens-tu ici, alors ?

SEVERINE avec la plus grande sincérité, et tristesse

[redacted] Je ne sais pas... [redacted]

Elle revient vers lui, elle se blottit contre son épaule et ajoute :

SEVERINE

Ce sont deux choses bien distinctes...

Marcel la serre dans ses bras et l'embrasse, interrompant sa phrase. [redacted]

EXT. COUR HOPITAL. JOUR.

Pierre sort de l'hôpital en compagnie d'un jeune interne et lui dit :

PIERRE

Je n'en ai pas pour longtemps. A trois heures au plus tard

[redacted] je serai de retour.

L'INTERNE

Bien [redacted], docteur.

Pierre se dirige rapidement vers la ~~sortie~~. L'interne reste là.

EXT. RUE HOPITAL. JOUR.

Il retrouve Séverine qui l'attend devant la porte, tout près de leur voiture. (~~Il~~ Séverine ne porte pas la même robe que dans la scène précédente : ce n'est pas le même jour).

Pierre vient vers elle rapidement. Il a l'air d'excellente humeur.

PIERRE

Excuse-moi, je suis un peu en retard...

SEVERINE

Si peu...

Il embrasse Séverine, qui lui sourit. Ils offrent l'image d'un couple heureux. Tout nuage semble avoir disparu.

PIERRE

Je meurs de faim... Où va-ton déjeuner ?

SEVERINE

Aucune idée... On y réfléchira en route.

Elle l'entraîne vers leur voiture. C'est elle qui va conduire. Elle a déjà la main sur la poignée de la portière quand elle se retourne vers Pierre.

Celui-ci, sur le trottoir, passe tout près d'une petite voiture d'infirme, abandonnée là, vide et seule. Il la regarde en fronçant légèrement les sourcils, il s'arrête, intrigué, soucieux.

Séverine, intriguée, lui demande :

SEVERINE

Qu'est-ce que tu as ?

Pierre semble revenir à la réalité.

PIERRE

Rien, rien... C'est cet ~~engin~~... Ca m'a frappé, je ne sais pas pourquoi, c'est curieux...

SEVERINE

Ca n'a rien de curieux...

PIERRE

En effet, tu as raison...

Séverine s'est installée au volant. Elle ouvre l'autre portière à son mari et il monte avec un dernier regard pour la petite voiture. Séverine démarre.

INT. PALIER ANAIS. JOUR.

Un homme, de dos, attend sur le palier que la porte s'ouvre. On ne voit pas son visage. A peine aperçoit-on qu'il porte des lunettes noires.

Madame Anais vient ouvrir et met quelques secondes à le reconnaître :

ANAIIS

Monsieur...

(Le reconnaissant)

Ah ! Un revenant !... Je ne vous reconnaissais pas, entrez !

Il entre.

INT. VESTIBULE ANAIS. JOUR.

Ils se dirigent tous les deux vers la chambre rose, l'homme restant toujours de dos. Anais, volubile, paraît très heureuse de le revoir :

ANAIIS

un siècle /

Vous m'aviez oublié, ingrat ? Il y a [REDACTED] qu'on ne vous a pas vu... Vous n'avez pas changé, toujours le même...

(Lui ouvrant la chambre rose)

Entrez, je reviens...

(Avant de s'en aller, rieuse :)

Vous tombez bien, petit veinard !

Elle va rapidement vers le living-room et, sans entrer, dit :

ANAIIS, joyeuse

Allez, venez. Un vieil ami est de retour.

[REDACTED]. Mathilde sort la première et va rejoindre Anaïs - Elles pénètrent dans la chambre rose. Charlotte et Séverine sortent un peu plus tard, côté à côté, et se dirigent à leur tour vers la chambre - Nous les suivons.

[REDACTED]

[REDACTED]

INT. CHAMBRE ROSE. JOUR.

L'homme qui attendait dans la chambre rose, et qui tournait le dos à la porte, pivote en souriant vers les femmes qui entrent. En même temps il enlève ses lunettes. C'est Henri Husson.

Séverine le reconnaît et s'immobilise, pétrifiée.

Husson, de son côté, la reconnaît. Il a un [REDACTED] léger sursaut, et très vite il reprend son sang-froid. Rien ne laissera croire qu'il connaît Séverine.

Il se conduit en homme bien élevé, offre des sièges :

HUSSON

Bonjour, mesdames. Asseyez-vous, je vous en prie...

Anaïs présente les femmes.

ANAIIS

Voici Charlotte...
Mathilde...
Et Belle de Jour...

Husson s'incline devant chacune des femmes et à la fin il remarque, en regardant Séverine :

HUSSON

Belle de Jour, c'est original...

Séverine, qui garde les yeux à terre, semble avoir brusquement perdu tout ressort. Elle se voit perdue. Autour d'elle, cependant,

se poursuit une conversation anodine :

ANAIIS, à Husson

Vous voulez peut-être vous rafraîchir ?

HUSSON

Plus tard, plus tard...

Il semble avoir tout son temps. Les mains dans les poches, il fait le tour de la pièce, regardant autour de lui :

HUSSON

Les chaises, les rideaux, rien n'a changé chez Anais...

(Souriant)

Le même accueil à la bonne franquette...

(Avec un geste vers le radiateur)

Le chauffage au maximum...

(Il renifle légèrement)

Et ce parfum si particulier...

ANAIIS, souriante

Fidèle au jasmin...

Il s'arrête de marcher. Anais lui demande :

ANAIIS

Vous avez bien un moment à nous consacrer ?

HUSSON

Toute ma vie. J'ai toujours beaucoup de loisirs..
Voyons...

Il regarde attentivement les trois femmes.

Charlotte et Mathilde lui sourient.

Il désigne Séverine en disant :

HUSSON

Je voudrais rester seul avec Belle de Jour.

Séverine fait brusquement demi-tour, comme par réflexe, et se dirige vers la porte en évitant le regard de Husson, sans trop savoir ce qu'elle fait, ni ce qu'elle dit.

SEVERINE

Non, non... Je ne peux pas, non...

Anaïs, étonnée, la saisit par le bras au passage et la force à rester.

ANAISS

Mais qu'est-ce que c'est que ces manières ?
Voulez-vous bien rester ! (à Husson, rassurante)
C'est quelqu'un de très gentil, mais quelquefois elle est un peu nerveuse.
Hébétée, Séverine s'immobilise. Les trois autres femmes s'en vont. Anaïs dit à Husson, en sortant :

ANAISS

A tout à l'heure...

Dès qu'elle est seule avec Husson et que la porte s'est refermée, Séverine se retourne vers lui. Son visage est devenu dur, violent, haineux. Elle éclate :

SEVERINE

Ah, vous êtes content ! Ne me dites pas que c'est par hasard ! Vous saviez que j'étais ici !

HUSSON, sincère

Vous vous trompez.

SEVERINE

C'est vous qui m'avez donné cette adresse !

Husson fait un geste vague (il ne se rappelle pas) et continue à regarder Séverine avec une intense curiosité. Son sourire a disparu. [REDACTED]

Séverine bondit vers la fenêtre. [REDACTED]

SEVERINE, à bout de nerfs

Si vous approchez, je crie, j'ameute les passants, je me jette par la fenêtre !

Husson ne bouge pas de place. Il baisse son regard vers le lit et demande d'une voix calme :

HUSSON

C'est votre lit ?

SEVERINE

Vous me répugnez, je vous l'ai déjà dit...
(Venant vers lui, violente)

Oui, c'est mon lit ! Que voulez-vous savoir encore ?

Husson ne lui répond pas directement. Il la regarde attentivement et dit à voix basse :

HUSSON

~~Vous, vous aimez être humiliée... Pas moi...~~
~~Quelle étrange attirance vers l'humiliation...~~
~~Vers la basse...~~
~~Vos impulsions vont beaucoup plus loin que les~~
~~miennes...~~

Séverine s'est un peu calmée. Elle semble hésiter à dire quelque chose à Husson, puis elle se décide :

SEVERINE

Ne dites rien à Pierre !

HUSSON

Pierre ?

(Un temps. Un peu désemparé, regardant Séverine : Je l'admire de plus en plus.)

SEVERINE, suppliante

Ne lui dites pas, je vous en prie...

Husson a un geste évasif, ne promettant ni oui, ni non.

Séverine, découragée, se rapproche du lit et dit :

SEVERINE

Après tout, faites ce que vous voulez avec moi...
 Mais ne lui dites rien...

Husson a changé d'attitude. Il est devenu assez dur, assez méprisant. Montrant la chambre d'un geste, il dit :

HUSSON

Dans ces conditions, ça ne m'intéresse pas.

Il se dirige vers la porte en ajoutant :

HUSSON

Je ne veux pas vous faire perdre votre temps...
 (En sortant)
 A bientôt...

[REDACTED]

INT. SALLE DE BAINS ANAIS. JOUR.

Madame Anaïs, qui vient de se laver la tête, achève de se sécher les cheveux, avec l'aide de Mathilde.

ANAIS

Range ça et donne-moi la brosse... Laisse-moi faire...

Elle prend la brosse des mains de Mathilde et commence à se brosser les cheveux, pendant que Mathilde arrête le séchoir et commence à le ranger.

Séverine entre rapidement dans la salle de bains. Elle s'arrête en voyant que Mathilde est là. Madame Anaïs demande à Séverine, un peu étonnée :

ANAIS

Tiens... Il est déjà parti ?

SEVERINE

Oui...
(Se penchant vers Anaïs)
Je pourrais vous parler ?

Madame Anaïs se tourne vers Mathilde et lui fait un signe discret en direction de la porte en lui disant à mi-voix :

ANAIS

Mathilde...

Mathilde pose le séchoir et sort. Au passage, elle adresse un petit sourire amical à Séverine.

Dès que Mathilde est sortie, Séverine dit à Anaïs, en parlant très vite :

SEVERINE

Il faut que je m'en aille...

ANAISS

Quand ça ?

SEVERINE

Maintenant.

ANAISS

Mais vous reviendrez ?

SEVERINE

Non, sûrement pas.

ANAISS, très mécontente
Comment ? Mais...

Vous auriez pu me prévenir plus tôt ! Vous n'êtes pas bien, ici ?

SEVERINE

Mais si, très bien. Seulement...

ANAISS, la coupant

Ah ! Je comprends : c'est Marcel ?

Séverine

[REDACTED] ne bouge pas et se tait.

ANAISS

Il est venu, il y a trois minutes. Furieux.

Il a failli entrer dans votre chambre...

(Elle se touche la tête avec sa brosse à cheveux)

Il a quelque chose qui cloche là-dedans...

(Regardant Séverine)

Il est devenu exigeant, sans doute ? Il vous veut pour lui seul, jour et nuit ?

Séverine opine.

Anaïs pousse un soupir de découragement et se remet à se peigner.

ANAISS

C'est toujours la même histoire avec les hommes..
(Résignée)

Partez, vous avez raison, un jour ou l'autre ça pourraient mal tourner...

Mais je vous regretterai... Les femmes comme vous...

(Souriant à Séverine)

On s'entendait bien, toutes les deux ?

SEVERINE

Oui, c'est vrai.

ANAISS

Donnez-moi de vos nouvelles, si vous pouvez. Un petit coup de fil de temps en temps, ça me ferait plaisir... Vous n'auriez pas une adresse discrète où je pourrais...

SEVERINE, ferme

Non.

ANAISS, plus sèche soudain

Eh bien, tant pis... Que voulez-vous que je vous dise ?

Si un jour vous voulez revenir, [REDACTED] ne vous gênez pas...

SEVERINE

Merci...

Les deux femmes s'embrassent et Séverine s'en va rapidement.

EXT. RUE VIRENE. JOUR.

Un homme, qui paraissait plongé dans la contemplation d'une vitrine, se retourne et regarde vers l'immeuble de madame Anaïs. Nous le reconnaissons : c'est Hippolyte.

Séverine sort de l'immeuble en mettant ses lunettes noires et s'en va rapidement sur le trottoir.

Hippolyte s'en va dans la même direction que Séverine.

Séverine tourne rapidement au coin de la rue. A une dizaine de

mètres derrière elle s'avance Hippolyte, qui la prend en filature.

Ils se perdent tous les deux dans les passants.

Duel

EXT. BOIS DE BOULOGNE. JOUR.

C'est le petit matin. Nous nous retrouvons au Bois de Boulogne, tout près de la clairière où se déroulait la première séquence.

Deux voitures attelées, une berline et un landau (c'est toujours le même landau) s'arrêtent côté à côté dans une allée tranquille et divers personnages, tous vêtus de noir, en descendant. Ces personnages sont au nombre de huit, sans compter les cochers et laquais, qui restent aux voitures. Ils sont tous habillés à la mode 1880.

Nous en connaissons deux : Pierre et Husson.

Ils s'éloignent des voitures et se dirigent vers une clairière.

Deux des huit personnages (un témoin de chaque partie) saisissent, dans un étui, des pistolets à duel, en vérifient le fonctionnement et les arment.

Des mains font glisser la poudre dans les canons, la tassent, y introduisent ensuite une balle.

Un peu à l'écart, sur un linge blanc étendu dans l'herbe, le médecin de service dispose divers instruments (une pince, un bistouri, des ciseaux, une sonde) ainsi qu'une bouteille d'alcool, du coton hydrophile, de la gaze.

Le juge de champ, arbitre du duel, appelle à lui les deux combattants, Pierre et Husson, et les met dos à dos. Pierre et Husson relèvent les revers de leurs redingotes et les boutonnent. Les témoins viennent leur remettre leurs armes.

Pierre est calme, en apparence indifférent, très maître de lui.

Husson, en revanche, a le souffle court. Il sue un peu. Il a peur.

Le juge de champ, quand ils sont en position, leur dit :

LE JUGE

Vous êtes prêts ?... Comptez dix pas...

(Il commence à compter tout haut)

Un, deux, trois, quatre...

Pierre et Husson, se tournant le dos, font chacun dix pas dans la clairière, dans deux directions opposées. Quand ils ont terminé le juge leur dit d'une voix plus forte :

LE JUGE

Préparez-vous !

Ils lèvent leurs pistolets à hauteur de l'épaule.

LE JUGE

Demi-tour !

Ils se retournent l'un vers l'autre.

LE JUGE

Feu !

Husson tire le premier, en l'air, pour épargner Pierre. Ils abaissent leurs armes. Pierre, lui, prend son temps, et vise soigneusement Husson. Il tire. Husson n'est pas touché.

_____ tout à coup _____ regard (se porte sur un point précis, à quelque distance. Il vient de voir quelque chose qui le stupéfie. Il tend la main en criant :

PIERRE, horrifié

Regardez !

Tous tournent la tête dans la direction indiquée par Pierre.

Revêtue des mêmes habits qu'elle portait au cours de la première séquence, et le torse toujours nu, Séravine est attachée à un arbre (le même arbre). Son corps paraît inanimé, ses bras tiennent sur la corde qui est entourée autour du tronc de l'arbre. Elle ne bouge pas.

Elle a les yeux ouverts, le regard fixe, elle ne respire pas. Une balle l'a frappée à la tempe et un filet de sang coule le long de son visage.

INT. SALON SEVERINE. JOUR.

C'est l'après-midi. Pierre est à l'hôpital, comme tous les jours. Séverine, qui ne va plus rue Virène, est seule.

Elle défait un paquet [REDACTED] qui contient une paire de chaussures neuves. Elle saisit une des chaussures et l'examine, en [REDACTED] éprouvant la souplesse.

A ce moment-là, on sonne à la porte d'entrée. Séverine remet la chaussure dans la boîte et attend, sans inquiétude.

La bonne pénètre dans le salon et lui dit :

LA BONNE

Madame... C'est un monsieur qui veut vous voir...

SEVERINE, étonnée

Moi ?

LA BONNE

Oui, madame.

SEVERINE

Comment est-il ? Vous le connaissez ?

LA BONNE

Non, madame, je...

Elle se tait, car Marcel vient d'apparaître derrière elle. Il se glisse dans le salon de sa propre autorité, sans attendre qu'on l'y introduise.

Séverine s'immobilise, subitement terrifiée par cette brusque apparition. Elle regarde Marcel sans dire un mot, sans faire un mouvement.

La bonne, qui ne comprend pas ce qui se passe, sort discrètement et Marcel ferme la porte derrière elle.

Sans regarder Séverine, sans paraître attacher d'importance à sa présence, il commence à s'avancer lentement dans le salon.

Séverine, elle, le suit des yeux. Elle est épouvantée.

Marcel regarde les meubles, les objets, les tableaux. Il semble en apprécier la qualité. Il s'arrête enfin au milieu du salon et dit, en regardant autour de lui et en hochant la tête, admiratif :

MARCEL

Elle me plaît, la tête...

Séverine ne dit rien et continue à la contempler.

Il remarque à ce moment-là une photographie de Pierre posée sur une commode .

MARCEL

Tiens...

Il s'approche, saisit la photographie et demande à Séverine :

MARCEL

Ton mari ?

Séverine ne répond pas.

Marcel regarde attentivement la photographie et déclare :

MARCEL

Je le voyais pas comme ça... Il a une belle gueule... Sympathique...

(Avec un regard vers Séverine)

Beaucoup mieux que moi, je suis sûr.

Il repose la photographie et revient lentement vers Séverine. Celle-ci lui parle pour la première fois depuis qu'il est entré. C'est pour lui demander d'une voix mal assurée :

SEVERINE

Comment as-tu trouvé ?...

MARCEL, négligemment

Enfantin...

SEVERINE

Et... pourquoi ? Qu'est-ce que tu veux ?

Marcel répond d'une voix calme, neutre, comme s'il s'agissait d'une visite de pure forme :

MARCEL

Comme on ne te voyait plus, chez Anaïs, je me suis dit : allons lui rendre visite... Prendre de ses nouvelles...

Il fait quelques pas vers elle. Séverine recule. Marcel tend les mains vers elle comme pour la rassurer. Sa voix posée dissimule mal une menace.

MARCEL

Ne t'effraye pas... Je ne te cherche pas d'ennuis... Je voulais savoir pourquoi tu étais partie, c'est tout...

Séverine ne répond pas.

Marcel, qui perd patience, s'approche vivement d'elle et lui saisit le poignet. Il insiste, d'une voix qui devient rageuse :

MARCEL

Tu m'entends, oui ?... Pourquoi ?

SEVERINE, sans lui répondre

Ne reste pas ici... Va t'en...
(Geste vers la photographie de Pierre)
Il va rentrer...

Marcel lui lâche le poignet et, retrouvant son calme, il s'éloigne de quelques pas et dit :

MARCEL, détaché

J'arrive à peine et déjà [REDACTED]
tu voudrais que je parte. Ce n'est pas très [REDACTED]
[REDACTED] de me mettre à la porte...

Il parle d'une voix normale. Séverine, au contraire, parle à voix très basse. Sa frayeur ne fait que croître tout au long de la scène, et l'indifférence apparente de Marcel aggrave son appréhension. Elle jette de fréquents regards à sa montre.

Pour la seconde fois, elle demande :

SEVERINE

Qu'est-ce que tu veux ?

MARCEL

Je veux te revoir.

SEVERINE

[REDACTED] Non, n'insiste pas. Je n'irai plus jamais là-bas. Va t'en.

Marcel baisse la tête et regarde un instant le tapis.

MARCEL

Je te donne trois jours. C'est plus que suffisant. Trouve une raison, n'importe laquelle. Je t'attendrai à l'hôtel Fromentin, rue Fromentin. Tu resteras toute la nuit avec moi.

SEVERINE, secouant la tête

Impossible...

MARCEL

Très bien...

(Mouvement de tête vers la photographie)
Nous aurons une petite conversation tous les deux...

SEVERINE

Tu ne feras pas ça !

MARCEL

Je ne voulais pas en venir là, mais ...

Séverine se détourne et se tait un instant. Elle réfléchit, puis elle essaye encore d'éloigner le danger :

SEVERINE

C'est peut-être aussi bien... Moi aussi, j'avais
décidé de tout lui dire...

MARCEL, incrédule

Vraiment ?

SEVERINE, à voix basse

Tôt ou tard, il l'aurait appris. Un de nos a-

vieux amis m'a découverte là-bas... Et ... me délivrer, une fois pour toutes... je

Expier...

Marcel ne croit pas un mot de ce qu'elle dit. Il s'assied tranquillement sur un canapé et la prend au mot.

MARCEL

Parfait. Attendons-le ensemble... Nous lui raconterons cette histoire à deux voix...

Il y a des bouteilles devant lui, sur la table basse. Il se sert à boire, comme s'il était chez lui, il allume une cigarette, il se met à feuilleter un magazine.

Pendant ce temps, sans vouloir donner l'impression qu'elle s'inquiète, Séverine regarde furtivement sa montre. Elle va et elle vient, elle s'énerve.

Marcel commence à se demander si elle n'a pas dit vrai.

Séverine vient près de lui et lui dit à voix basse :

SEVERINE

Va t'en, je t'en prie, va t'en...

MARCEL

Rassure-toi.

Il se lève. Son visage a totalement changé d'expression. Il ne garde rien de menaçant, rien de moqueur. Il est grave. Son regard est fixe, dur.

Il fait quelques pas dans le salon et s'arrête de nouveau devant la photographie de Pierre, comme s'il était fasciné par ce visage. Il murmure :

MARCEL

Ah oui... L'obstacle... [REDACTED]

Séverine est allée ouvrir la porte pour s'assurer que la bonne n'est pas dans le vestibule. Elle dit à Marcel, pressante :

SEVERINE

Vite, il va arriver...

Marcel reste encore un instant à regarder la photographie de Pierre.

Puis il s'écarte brusquement, passe sans un mot devant Séverine et sort.

Elle reste seule dans le salon, comme hébétée. Elle referme la porte, allume une cigarette, marche nerveusement de long en large, éteint sa cigarette, ne sait que faire.

EXT. RUE SEVERINE. JOUR.

A une trentaine de mètres de l'entrée de l'immeuble où habite Séverine, et de l'autre côté de la rue, Hippolyte attend, assis au volant d'une voiture.

Marcel arrive rapidement auprès de lui, s'assied.

HIPPOLYTE

Tu l'as vue ?

MARCEL

Oui.

(Brutal)

Laisse-moi la voiture.

HIPPOLYTE, surpris

Pour aller où ?

MARCEL

J'en ai besoin. Laisse-moi la voiture et tire-toi.

Un silence. Inquiet, Hippolyte regarde Marcel.

HIPPOLYTE, à mi-voix

Qu'est-ce que tu mijotes ?

Marcel plonge la main dans sa poche et saisit un pistolet qu'il dirige, en un geste très vif, vers Hippolyte.

MARCEL

Tire-toi.

Échange de regards entre les deux hommes. Hippolyte n'est nullement intimidé par le pistolet. Mais il semble éprouver quelque lassitude.

Il ouvre la portière et sort en disant :

HIPPOLYTE

Cette fois, petit, tu m'as assez vu.

Marcel se glisse au volant, à la place d'Hippolyte, et dépose le pistolet à côté de lui, sur la banquette.

Hippolyte s'éloigne rapidement, dans la rue, sans se retourner.

INT. SALON SEVERINE. JOUR.

Séverine est assise, immobile.

La bonne entre et, silencieusement, elle allume une à une les lampes du salon, car le jour baisse.

S'arrêtant devant la boîte qui contient les chaussures neuves, elle demande :

LA BONNE

Je les range, ou madame veut les mettre ?

SEVERINE

Rangez-les.

LA BONNE

Bien madame.

La bonne sort en emportant les chaussures.

Brusquement, trois coups de feu éclatent dans la rue.

Séverine se dresse et court jusqu'à la fenêtre, qu'elle ouvre. Elle passe sur le balcon.

EXT. BALCON SEVERINE. JOUR.

Séverine se penche au balcon et regarde dans la rue.

EXT. RUE SEVERINE. JOUR.

On aperçoit une voiture, celle de Marcel, qui démarre en trombe, comme pour fuir.

D'autres voitures passent au même moment dans la rue, allant dans la même direction que Marcel. À l'extrémité de la rue, une quarantaine de mètres plus loin, il est pris dans un embouteillage, il ne peut plus avancer.

Un agent de police, qui surveillait la circulation un peu plus loin, et qui a entendu les coups de feu, accourt en dégainant son arme.

Marcel sort précipitamment de la voiture bloquée, qu'il abandone au milieu de la rue, et revient à toutes jambes sur le trottoir.

L'agent le poursuit et ouvre le feu.

Marcel, tout en courant, se retourne et riposte. Il lâche, à l'aveuglette, les trois dernières balles de son chargeur.

L'agent n'est pas touché. Il cesse de courir, vise soigneusement et tire.

Marcel, touché, s'abat sur le trottoir.

Non loin de l'endroit où Marcel est tombé, un autre corps est étendu, devant l'entrée de l'immeuble de Séverine. C'est le corps de Pierre. Le concierge de l'immeuble, et quelques passants qui jusque là ne pensaient qu'à s'abriter, s'approchent des deux corps inanimés.

-119

Pierre est touché à la tempe. Il a du sang sur le visage.

INT. COULOIR HOPITAL. JOUR.

Des infirmiers emmènent sur un chariot le corps de Pierre, sortant de la salle d'opérations. Plusieurs chirurgiens, déjà aperçus, plus tôt, dans la cour de l'hôpital (parmi eux le professeur Henri, chirurgien en chef) sortent à leur tour.

LE PROFESSEUR HENRI, regardant le chariot

Pauvre Sérizy... Qui aurait dit qu'un jour ?...

Le professeur Henri, qui paraît fatigué, aperçoit alors le jeune interne, ami de Pierre, qui attend dans le couloir. Il fait deux pas vers lui et demande :

LE PROFESSEUR HENRI

Alors, quoi de neuf ?

L'INTERNE

L'assassin est mort et la police n'y comprend rien... Elle dit qu'il s'est trompé de cible, ou bien qu'il était fou...

LE PROFESSEUR HENRI

On l'a identifié ?

L'INTERNE

Un type du milieu... Il paraît qu'il n'en était pas à son premier meurtre...

Le professeur ne semble pas comprendre les rapports qui peuvent exister entre Marcel et Pierre.

LE PROFESSEUR HENRI

C'est bizarre...

L'INTERNE

Et Sérizy ? Comment est-il ?

Le professeur a un geste vague, une moue incertaine. Il n'a pas l'air très confiant. L'interne ajoute, avec ~~vers la~~ ^{un geste} salle d'attente.

L'INTERNE

Sa femme est là.

INT. SALLE D'ATTENTE HOPITAL. JOUR.

En compagnie de son amie Renée, qui est venue l'assister, Séverine attend des nouvelles. Dès que la porte s'ouvre, elle se lève. Le professeur vient vers elle et s'efforce de la rassurer, de la calmer :

LE PROFESSEUR HENRI

Ne vous affolez pas...

SEVERINE

Comment va-t-il ?

LE PROFESSEUR HENRI

On ne peut encore rien dire. Mais je réponds à de la vie, calmez-vous.

SEVERINE

Je peux le voir ?

LE PROFESSEUR HENRI

Non, je regrette. Il est encore dans le coma. Demain peut-être... Vous devriez rentrer, madame Sérizy... Et essayez de vous reposer... On vous tiendra au courant heure par heure, je vous le promets...

SEVERINE

Merci...

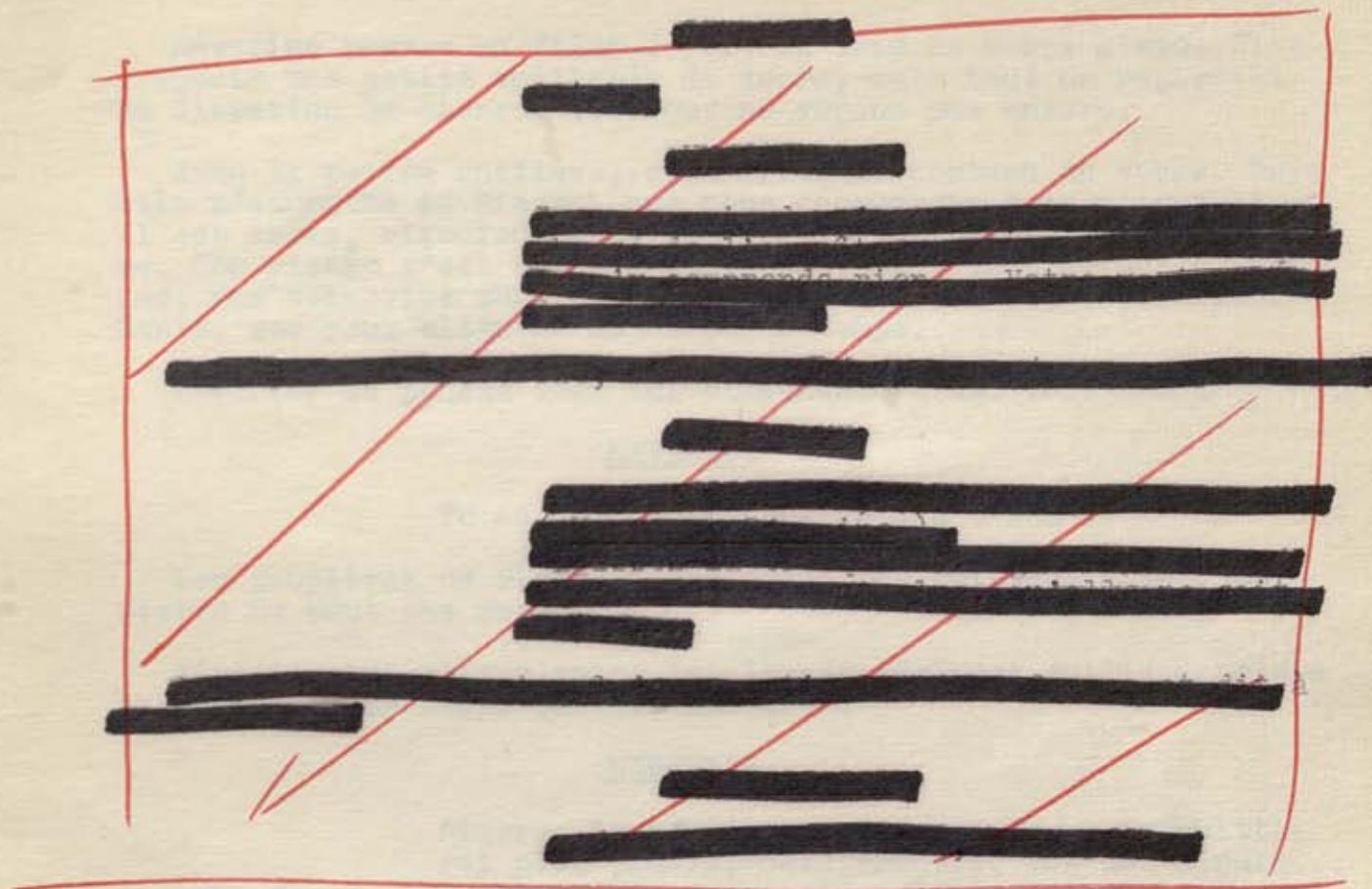
Renée la prend par le bras.

RENEE

Viens, je te raccompagne.

Séverine sort, avec Renée. L'interne les [REDACTED] accompagn[e].





Automne

EXT. UN JARDIN PUBLIC. JOUR.

C'est l'automne. Dans un jardin public, les feuilles des grands arbres, emportées par le vent, tombent jusqu'au sol.

EXT. RUE SEVERINE. JOUR.

Il pleut dans la rue où se trouve l'immeuble des Sérizy. Des passants se hâtent et se réfugient sous les portes cochères.

INT. BUREAU PIERRE. JOUR.

A travers les vitres du bureau de Pierre, Séverine regarde la pluie.

La bonne entre dans le bureau, portant un plateau où se trouvent un verre d'eau, du sucre en poudre, un demi citron. Elle dépose le plateau à côté de Séverine et ressort.

Séverine presse un filet de citron dans le verre d'eau. Elle y ajoute une petite cuillerée de sucre, cela tout en regardant en direction de Pierre, que nous ne voyons pas encore.

Avec la petite cuillère, elle agite le contenu du verre. Puis elle s'approche de Pierre, que nous découvrons à ce moment-là. Il est assis, rigoureusement immobile, dans un fauteuil d'infirme. Son visage s'est amaigri et creusé, il a les cheveux coupés ras, une cicatrice sur la tempe. Il est complètement paralysé. Seuls, ses yeux clignent de temps en temps.

Séverine se penche vers lui et demande d'une voix douce :

SEVERINE

Tu as soif ? Tu veux un peu d'eau ?

Les paupières de Pierre s'abaissent, ce qui veut dire : oui. Pierre ne peut pas parler.

Séverine lui glisse entre les lèvres quelques cuillerée d'eau sucrée, en même temps qu'elle lui dit :

SEVERINE

Pierre, je voulais te dire... Je ne te quitterai plus jamais, maintenant... Pas une minute... Toute ma vie je m'occuperai de toi, de toi seul.

Et tu guériras, j'en suis sûre... Moi aussi, tu sais, j'ai été malade... Et maintenant je suis guérie...

(A voix basse)

Grâce à toi...

Elle repose le verre d'eau sucrée tout près de son mari, lui essuie le visage avec un linge, arrange les coussins. Puis elle s'assied tout près de lui dans un fauteuil.

Elle prend son ouvrage de tapisserie et se met au travail, regardant Pierre de temps en temps, avec sollicitude et bienveillance. Elle semble sereine, apaisée.

Un temps. La bonne pénètre de nouveau dans le bureau et dit :

LA BONNE

Monsieur Husson, madame. Il voudrait voir monsieur.

Séverine a eu un léger sursaut. Elle se lève et sort en disant à la bonne :

SEVERINE

Je viens.

Elle quitte le bureau pour passer dans le salon, à côté.

INT. SALON SEVERINE. JOUR.

Elle trouve Husson, qui est seul, et qui va se montrer très correct avec elle, poli, sans amabilité excessive.

SEVERINE

Vous vouliez voir Pierre ?

HUSSON

Un moment, oui.

SEVERINE

Vous savez, il ne parle toujours pas, il est...

HUSSON

Je sais. Mais moi, j'ai des choses à lui dire.

Séverine est inquiète, surprise. Elle comprend ce que Husson veut dire à Pierre et n'ose pas l'en empêcher. Quand il passe près d'elle pour aller vers le bureau, elle lui demande :

SEVERINE

Pourquoi ? ~~vous~~ ~~me~~ ~~lui~~ ~~dire~~ ?

Husson s'arrête, regarde Séverine et réfléchit un instant. Puis il décide de lui parler. Il vient près d'elle, la regarde droit dans les yeux, sans gêne, mais sans insolence, sincèrement.

HUSSON

Dire qu'autrefois je vous faisais la cour...

Le jour où je vous ai trouvée là-bas, vous vous rappelez ? quelle surprise, quelle désillusion...

Avant, ~~ce~~ n'était pas vous qui m'intéressiez. C'était la femme de Pierre... Lui, c'est un homme exemplaire. Tout le contraire de moi. Ce que je voulais retrouver dans sa femme, c'était quelque chose de lui.

Il fait un geste vers la porte du ~~bureau~~ bureau, qui est restée entrouverte. Il parle à voix basse, pour que Pierre ne puisse pas l'entendre.

HUSSON

Maintenant il est paralysé. Il se voit misérable, entièrement à votre charge, entre vos mains...

SEVERINE

Il en a honte...

HUSSON

C'est pour ça que je vais lui parler de vous, lui dire tout ce que je sais...

Personne d'autre ne saura jamais que je vous ai rencontrée rue Virène... Mais Pierre, lui, doit le savoir... Non ?

Séverine baisse la tête sans répondre.

HUSSON

Je lui ferai sûrement de la peine... Mais en même temps je lui rendrai service...

(Se dirigeant vers le bureau)

Il se sentira moins humilié devant vous...

Pour toute réponse, Séverine lui ouvre entièrement la porte du bureau et le fait entrer, sans le regarder, lui donnant ainsi son accord.

Husson entre dans le bureau et on entend sa voix :

HUSSON, off

Bonsoir, Pierre... Il fait un temps épouvantable, dehors... La pluie, le froid, l'hiver n'est pas loin..

Séverine referme la porte et reste seule dans le salon.

Elle semble égarée. Elle va et vient, changeant sans raison les objets de place. Elle marche, elle s'arrête, puis elle sort brusquement.

INT. CUISINE SEVERINE. JOUR.

La bonne, occupée dans la cuisine, voit entrer Séverine.

Celleci, dont l'esprit est ailleurs, saisit une orange, un couteau, comme si elle allait partager le fruit. A ce moment-là

son regard se pose sur un verre, à côté d'elle. Elle saisit le verre et se met à l'essuyer machinalement avec un torchon.

INT. SALON SEVERINE. JOUR.

A travers la vitre, on voit la rue : il pleut toujours.

Séverine s'approche de la fenêtre, regarde au dehors. Derrière elle on entend une porte qui s'ouvre. Elle se retourne.

C'est Husson qui ressort du bureau. Sans lui dire un mot, assez distant, avec simplement un signe de tête, il prend congé.

Séverine hésite un instant, se rapproche de la porte ouverte, glisse un regard dans le bureau. Elle ose rentrer.

INT BUREAU PIERRE. JOUR.

Elle entre sans faire de bruit et s'approche rapidement de Pierre, attirée par une certaine curiosité.

Pierre est immobile, comme avant. Des larmes coulent sur ses joues.

Séverine prend un linge, comme pour essuyer les larmes de son mari. Mais elle y renonce.

Elle va reprendre sa place dans le fauteuil où elle travaillait. Elle cherche son ouvrage de tapisserie, son fil, son aiguille. Elle veut se remettre au travail mais la force lui manque. L'aiguille glisse entre ses doigts et tombe.

Séverine se prend le visage dans les mains et reste un instant immobile. Puis elle relève les yeux et regarde Pierre.

Il est toujours dans la même position, le cou raide, les mains tendues sur les bras du fauteuil d'infirme.

Séverine le regarde longuement, tendrement. Puis elle semble manifester une légère surprise.

La tête de Pierre pivote lentement en direction de Séverine. Il regarde sa femme et lui sourit.

Joyeuse, Séverine lui rend son sourire.

Comme si de rien n'était, Pierre quitte le fauteuil, se lève, fait quelques pas dans le salon. Il se penche pour prendre une

bouteille de whisky et un verre sur une table basse.

Séverine lui demande, d'une voix très normale, très quotidienne, aimable :

SEVERINE

Tu veux que je demande de la glace ?

PIERRE, gentil

Non, non, pas la peine...

Il se sert pendant ce temps et, tenant son verre à la main, il revient près de Séverine. Il lui dit :

PIERRE

Je ne t'ai pas dit... Je crois que je pourrai prendre quinze jours en février, comme l'année dernière.

SEVERINE, heureuse

Nous irons à la montagne ?

PIERRE

_____ Si ça te fait plaisir...

SEVERINE

_____ Oh oui...

Elle se lève et vient entre les bras de Pierre, qui l'embrasse sur le front. On entend à ce moment-là, dehors, dans la rue, les grelots d'un cheval. Séverine détourne légèrement son visage, sans perdre son sourire, et dit :

SEVERINE

Chut... Ecoute...

Ils tendent l'oreille tous les deux. Les grelots se rapprochent.

Séverine prend Pierre par la main et lui dit :

SEVERINE

Viens voir,..

Avec des gestes tendres et doux elle l'entraîne vers la fenêtre du bureau, qui donne sur la rue. Pierre, au passage, dépose son verre sur un guéridon. Ils sourient tous les deux.

Séverine ouvre la fenêtre, se penche, fait signe à Pierre de venir la rejoindre.

Ils passent tous les deux sur le balcon.

EXT. BALCON SEVERINE. JOUR.

Pierre prend sa femme par la taille. Séverine, le doigt tendu, lui montre en souriant quelque chose au-dessous d'eux, dans la rue.

Les grelots du cheval sont tout proches. Pierre se penche ~~vers~~ par-dessus la rampe du balcon.

EXT. RUE SEVERINE. JOUR.

La rue est très tranquille, il pleut toujours un peu. Quelques automobiles sont arrêtées le long des trottoirs.

Un landau, tiré par deux chevaux et conduit par le cocher à livrée, auprès de qui est assis le laquais, passe dans la rue et s'éloigne. Il est vide.

F I N